

LA VIE DE
J..H.FABRE

L'HOMÈRE DES INSECTES

PAR

EDOUARD MAYNIAL



LIBRAIRIE PLON

J. S. S. S. S.
1926

LA VIE DE JEAN-HENRI FABRE

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

(Avril 1925)

1. — *Le Chevalier de l'air. Guynemer*, par HENRY BORDEAUX, de l'Académie française.
2. — *Victor Hugo*, par MARY DUCLAUX.
3. — *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, par RENÉ BAZIN, de l'Académie française.
4. — *La Vie de Jean-Henri Fabre, l'Homère des insectes*, par ÉDOUARD MAYNIAL.

Pour paraître prochainement :

Henri Poincaré, par PAUL APPELL, de l'Académie des sciences.

La Vie de Lamarck, par JULIEN COSTANTIN.

Poussin, par JOSEPH AYNARD.

Saint Vincent de Paul et la charité, par GEORGES GOYAU, de l'Académie française.

Lamartine, par PAUL HAZARD.

Etc.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1925.

NOBLES VIES — GRANDES ŒUVRES

LA VIE DE
JEAN-HENRI FABRE

L'HOMÈRE DES INSECTES

1823 - 1915

PAR

ÉDOUARD MAYNIAL

Avec deux portraits



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

Tous droits réservés



17238

Copyright 1925 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

rcin.org.pl

100.-

Obéissant à des suggestions venues de toutes parts, nous avons décidé la création de cette nouvelle collection : « Nobles vies, grandes œuvres, » qui mettra à la portée de tous ce qui, dans une vie ou dans une œuvre, rayonne, crée un idéal, suscite les énergies, révèle les apostolats.

Les éducateurs et ceux qui soutiennent l'ascension de l'homme vers un idéal sans cesse plus élevé, savent combien il est difficile aux jeunes gens ou à ceux que leurs occupations absorbent, d'arriver à se dégager de l'existence quotidienne par d'attrayantes lectures qui exaltent chez eux le goût que tout homme recèle en soi pour ce qui est beau, héroïque et grand.

Il manque toujours quelque chose aux livres d'imagination, et l'enthousiasme qu'ils provoquent est moins riche que celui que fait naître, par exemple, le récit de la vie mouvementée et généreuse d'un homme qui poursuit un idéal et lui sacrifie tout. Certaines vies, certaines œuvres sont plus belles que les plus belles aventures imaginées. Mais on les connaît mal. La collection « Nobles vies, grandes œuvres » réunira peu à peu les plus lumineux exemples qui peuvent être donnés aux hommes.

Nous nous sommes assuré la collaboration de nos plus

éminents écrivains. Estimant que la collection n'atteindrait pas son but si elle n'était vivante, et tenant à lui éviter tout caractère pédagogique, nous avons laissé à chacun des auteurs le soin de choisir, lui-même, un sujet qui lui fût familier et qu'il pût traiter d'enthousiasme, avec cette spontanéité que l'on apporte à parler de ce que l'on aime.

C'est ainsi que prendront place dans la collection un Charles de Foucauld, par René Bazin, et un Guynemer, par Henry Bordeaux. Les deux grands auteurs, pour rentrer dans le cadre d'une collection destinée à tous les publics, ont bien voulu refondre les livres qu'ils avaient consacrés à ces héros. Ils les ont allégés de quelques documents qui n'étaient pas indispensables pour faire ressortir quel mouvement passionné anima leur vie.

A côté des deux biographiques déjà citées, paraîtront des œuvres originales, dont les premières seront : Victor Hugo, par Mary Duclaux, la Vie de J.-H. Fabre, le célèbre entomologiste, par Edouard Maynial, Henri Poincaré, par Paul Appell, la Vie de Lamarck, par Costantin, Poussin, par Joseph Aynard, Saint Vincent de Paul et la charité, par Georges Goyau, de l'Académie française, etc...

LES ÉDITEURS.

NOBLES VIES — GRANDES ŒUVRES

LA VIE DE JEAN-HENRI FABRE

L'HOMÈRE DES INSECTES

(1823-1915)

« Si j'écris pour les savants, pour les philosophes, qui tenteront un jour de débrouiller l'ardu problème de l'instinct, j'écris aussi, j'écris surtout pour les jeunes, à qui je désire faire aimer cette histoire naturelle, que vous faites haïr... »

(Souvenirs entomologiques, II, 1.)

La vie de Jean-Henri Fabre, l'un des plus grands naturalistes des temps modernes, commence comme un conte de Perrault et finit comme un chant de Virgile.

Il était une fois... C'est le château de la Belle au bois dormant, enseveli sous la forêt mystérieuse ; un monde entier y dort le lourd sommeil des siècles. Tous les cent ans, un jeune Prince Charmant, dans les yeux duquel brille un magnifique espoir, vient à passer et, d'elle-même, la forêt s'ouvre devant lui, et le monde

merveilleux des insectes, des oiseaux et des fleurs, ce perpétuel conte de fées, s'éveille sous la caresse légère de ses doigts. Il arrive même que le Prince Charmant se présente sous la figure du Petit Poucet, errant dans la forêt, perdu, vagabond, parce que dans la misérable chaumière de ses parents, il n'y a pas trop de pain blanc pour des dents trop longues et des petites bouches trop nombreuses. Et c'est, très exactement, l'aventure de J.-H. Fabre.

Il était une fois... Voici l'Oiseau bleu, couleur du temps : il s'envole sans cesse, lasse la pensée et le rêve des hommes ; mais l'enchanteur, instruit par les fées, poursuit son vol capricieux à travers les arbres séculaires. Souvenons-nous pourtant de la méchante fée, qui n'avait pas été invitée au baptême du petit prince et qui, pour se venger, accumule sous ses pas les obstacles de l'ignorance et les pièges de l'erreur.

Il était une fois... Maintenant, le poète parle : dans ses *Géorgiques*, Virgile nous peint le bon vieillard, ami des fleurs, qui cultive ses poiriers et ses roses au pied des remparts de Tarente, n'ayant au cœur d'autre amour que celui de la nature, d'autre souci que celui des saisons et des jours. Devenu vieux, le Petit Poucet, vainqueur de l'Ogre, le Prince Charmant, heureux époux de la Princesse qu'il a éveillée de son mortel sommeil, ont bien la mine de ce vieillard virgilien, guéri des vaines passions du monde et soignant son jardin, au soir de sa vie. Comme eux, J.-H. Fabre

a vaincu la nature, ravi leur secret aux bois, aux prairies, aux champs, aux dormantes eaux, et trouvé enfin le bonheur et la paix, dans son jardin féérique, plein de la vie prodigieuse qu'il a éveillée par son amour.

I

LE SONGE D'UNE MATINÉE DE PRINTEMPS (1823-1849)

Il était une fois un petit paysan très pauvre, très courageux et très raisonnable, qui gardait les canards et les chèvres, quand il n'allait pas à l'école.

Il s'appelait Jean-Henri Fabre et était né le 22 décembre 1823, à Saint-Léons, dans l'Aveyron. Son pays, les causses du Rouergue, est un pays pauvre, au sol triste, au climat rude, un pays de plateaux pierreux balayés par un vent âpre, de landes stériles, couvertes de bruyères et de genêts. Ses parents, humbles paysans, ne trouvant pas, sur cette terre ingrate, de quoi nourrir une famille, changèrent plusieurs fois de foyer et de situation, poursuivant avec une ténacité de montagnards l'espoir d'un sort meilleur. Son père fut tour à tour cultivateur aux champs, clerc d'huissier au village, cafetier à la ville. A dix lieues de Saint-Léons, au hameau de Malaval, l'enfant avait une grand'mère, la mère de son père, chez laquelle il passa ses premières années, vagabondant parmi les champs de fougères et les bois de châtaigniers, peuplés de merveilleux in-

sectes. A six ans, encore vêtu de sa petite robe de bure, il tombait déjà en extase devant les scarabées et les papillons aux ailes féeriques.

Telles sont les origines de celui qui deviendra l'un des plus grands savants du siècle. Comme Michelet, comme Pasteur, il est sorti du peuple, et loin de rougir de sa naissance, il s'en glorifiait. Fils de paysan, il resta toujours un paysan, et parvenu au faite des honneurs et de la gloire, il continua volontairement à vivre la vie d'un paysan. Dans son ermitage de Sérignan, il conservera et montrera fièrement l'humble petite table de noyer, maculée d'encre et balafrée de coups de canif, juste suffisante pour contenir l'encrier, fiole d'un sou, et son cahier ouvert, cette même petite table sur laquelle il a fait seul, jadis, son dur apprentissage d'écolier, d'étudiant, de savant. Après quatre-vingts ans d'une vie vouée tout entière à la recherche, à la découverte, à la passion de la science, il n'a pas d'autre bureau, dans son laboratoire, pour noter ses observations, pour écrire ses livres immortels. Volontiers l'on fait cas des menus objets qui ont partagé la vie des grands hommes auxquels ils ont appartenu : on conserve l'encrier de Balzac, on montre le porte-plume d'Anatole France. Dans la maison de Sérignan aux volets clos, devenue aujourd'hui un musée, de quelle admiration respectueuse ne nous sentirons-nous pas saisis devant cette relique : la petite table de noyer sur laquelle fut écrit ce monument éternel, les dix

volumes, les quatre mille pages des *Souvenirs entomologiques*?

A sept ans, Jean-Henri abandonne le rustique foyer de Malaval, le petit *mas* perdu sur le plateau rouergat, les oies, les moutons et les chèvres de la grand'mère, et revient chez son père, à Saint-Léons. C'est qu'il est grand temps de l'envoyer à l'école ! En 1830, les écoles de campagne n'étaient point ce qu'elles sont aujourd'hui. Comme beaucoup d'autres grands hommes, Fabre évoquera, longtemps après ses années d'écolier, les souvenirs de la petite école où il apprit à lire, à écrire, à compter. Assis avec ses camarades sur un banc sans dossier ni table, il tenait sur ses genoux la fameuse planche à écrire, « percée en haut d'un petit trou où passait une ficelle qui la suspendait au mur, la classe finie ». L'unique pièce de l'école servait à la fois de salle de classe, de cuisine, de chambre à coucher et de réfectoire. L'instituteur, un pauvre diable, était obligé, pour gagner sa vie, d'ajouter à ses fonctions celles de barbier, de sonneur de cloches et de chantre au lutrin. Il partageait son temps entre l'instruction de ses élèves, son service à l'église, la culture d'un maigre champ ! Sa science était plus courte que sa bonne volonté : avec lui, l'enfant apprit, comme les plus favorisés de ses condisciples, à lire en latin les psaumes des vêpres, à déchiffrer l'écriture manuscrite d'un acte de vente, à réciter par cœur les tables et les règles de l'arithmétique élémentaire, à calligraphier de fasti-

dieux « exemples ». Point d'histoire, de géographie, ni de grammaire, ni de sciences ! Heureusement, les pensées et les rêves s'envolaient par la petite fenêtre, vers les champs et les bois, et la porte de la classe s'ouvrait toute grande sur la basse-cour du maître, école vivante. Il enseignait à ses élèves à soigner sa volaille et son jardin...

Que serait devenu le petit garçon à cette misérable école, sans la volonté de s'instruire, sans la curiosité, sans l'imagination ? C'est surtout à force de ténacité qu'il apprit ses lettres lui-même, sur une image grossière que son père lui avait rapportée de la foire. L'âne, le bœuf, le canard, animaux familiers, illustraient l'A B C ; l'hippopotame, l'ibis, le zèbre, faisaient rêver sa jeune cervelle. Celui qui devait vouer sa vie à l'étude des bêtes, c'est par les bêtes qu'il acquérait les premiers éléments de la science. « Si l'animal, écrit-il un jour, n'a pas tenu à mon égard ses promesses, je lui dois, du moins, de m'avoir appris à lire. Vive la bête ! » Et, sur la couverture d'un syllabaire, il se rappelle aussi qu'il y avait un pigeon dont il comptait les plumes et qui, lui parlant de l'essor parmi les beaux nuages, le consolait des amertumes cachées entre les pages du livre.

Une autre école, fertile en découvertes et en surprises, ce fut, pour le jeune campagnard, l'école buissonnière. Le livre fermé, il s'échappe à travers champs, il regarde, il observe, il compare, il cherche à comprendre : le

soleil, le ciel et les nuages, les arbres et les fleurs, les eaux vives ou endormies, les oiseaux, les insectes, tout lui est un sujet d'admiration. Le voici en extase devant le soleil ; à six ans, il découvre que les sauterelles chantent : il a surpris le cliquetis de l'insecte dans les buissons ; il remarque que les sauterelles ne sont pas encore là au printemps, qu'elles disparaissent en automne avec les hirondelles, mais qu'on retrouve dans les sentiers leurs cadavres dont les fourmis n'ont respecté que les ailes. D'ailleurs il sait, par expérience de gamin, que les cuissots de sauterelle font d'excellents gigots, propres à tromper son appétit d'affamé. Ainsi la vocation du naturaliste s'éveille. La campagne est pleine pour lui de voix qui lui parlent et l'appellent ! Il s'est toujours senti attiré vers la fleur, vers l'insecte, vers les mystères de la vie. « Charmante école buissonnière, s'écriera-t-il plus tard, je lui dois de n'avoir pas manqué ma vocation ! C'est là que j'ai commencé à apprendre l'entomologie, la botanique, la géologie, la zoologie, la géographie, et à aimer la nature qui guérit tous les maux de l'école. C'est là que, dans un ravissement, j'ai connu la fleur, l'insecte, le nid, le lapin, l'oreille au guet, l'alouette qui chante le blé, les deux grands bœufs solennels comme des patriarches, la main du semeur qui, dans les airs, chemine, tous les éléments de l'intérêt qu'a excité en moi l'ample comédie de La Fontaine... »

Cette comédie poétique prend parfois, il est vrai,

un aspect singulièrement prosaïque : l'écolier polisson, en rupture d'école, n'a-t-il pas un jour cherché à découvrir les secrets de l'hypnose, en endormant tout un troupeau de dindons, dont il maintient la tête sous l'aile?

S'il avait lié avec la nature une amitié si profonde et si bienfaisante, cela tient, on ne saurait trop le répéter, à ses origines. C'est à elles qu'il doit ce goût passionné de la campagne qui lui faisait plus tard mépriser le séjour des villes. Paysan cévenol, il n'a dans ses ancêtres que des paysans. C'est une noblesse dont il se montre fier quand il évoque le souvenir de ses aïeux. Il a conservé le contrat de mariage de son bisaïeul, Pierre Fabre, daté de l'an 1759. Il a connu le grand-père à culotte courte bouclée aux genoux, aux sabots retentissants bourrés de paille, qui ne craignait pas de se mouiller les pieds dans la cour du *mas*, matelassée d'une perpétuelle couche de bouse de vache et coupée de flaques où miroitait le purin couleur de café. Tous ces braves gens ont vécu sur le causse, entre Rodez et Millau ; tous ont porté le large feutre aux ailes immenses, auquel Fabre restera fidèle jusqu'à sa mort. La grand-mère et la mère avaient la coiffe des montagnardes du Rouergue : un grand disque de feutre noir rigide comme une planche, noué par un ruban sous le menton. Elles étaient un peu rudes, comme l'air et le sol de leur pays, difficiles, comme leur vie. Le petit Jean-Henri n'a guère connu la douceur d'une tendresse maternelle. Mais

il se rappelle pourtant, avec émotion, le rustique foyer, la marmite pendue qui chante à gros bouillons sur la flambée de l'âtre, le savoureux fumet de raves et de lard, les troncs d'arbre qui brûlent en hiver dans l'énorme cheminée, les éclats de pin imbibés de résine, qui servent de lampe, et dont la lueur fumeuse éclaire ses premiers livres d'étude. Surtout, il pense avec reconnaissance à son vieux père qu'il garda près de lui jusqu'à quatre-vingt-seize ans, comme une vivante image de ses origines paysannes.

Ces souvenirs de sa petite enfance, de son village, de sa rude patrie natale le suivront toujours sous un ciel plus doux, dans une nature plus riante, dans une vie plus facile. Et avec quelle tendresse souriante il les évoquera plus tard dans ses livres !

Il s'est peint lui-même, tout gamin, armé de deux longs roseaux, et conduisant en octobre, dans la lande nue, aride, calcinée par le soleil, le troupeau de dindons qu'on engraisse avec des criquets, pour la table patriarcale de Noël. Rappelant ses impressions de berger, il évoque le petit gardeur de chèvres qui se distrait en combinant des amas de cailloux et qui deviendra un calculateur remarquable, celui qui écoute chanter en lui comme un écho des harpes célestes, et qui sera un grand musicien, celui qui façonne des figurines dans la glaise et qui sera un grand sculpteur. Tous ces enfants de génie, qu'il fait sortir des brumes du passé, ont un peu la figure du petit bonhomme rêveur qu'il était lui-même.



Cicue Illustration.

J.-H. FABRE A SA TABLE DE TRAVAIL.

Il revoit la maison natale, isolée parmi les genêts et les bruyères, sans voisins, parfois visitée par les loups ; le village construit sur la pente d'une vallée en entonnoir, les collines qui barrent l'horizon, le ruisseau aux écrevisses qui coule sous les saules, les chênes battus du vent sur les crêtes ; il revoit l'église sur la grande place, près de la fontaine où bavardent les laveuses, les jardinets en étage autour des maisons, les ruelles en pente, le grand tilleul, à l'ombre gigantesque, dont le tronc creux offrait de si bonnes cachettes.

Il songe aux matinées froides, où il lui fallait se lever avant le soleil pour conduire les veaux aux marchés des villages voisins ; aux foires qui apportaient les nouvelles du dehors, ces foires où les rustiques marchands étalaient leurs jarres de poires cuites, leurs corbeilles de raisins, les étoffes d'indienne, les sabots de hêtre et les toupies de buis.

Il parcourt en pensée cette solitude sauvage où il s'est égaré tant de fois quand il avait sept ans : les bas-fonds humides, avec leurs fondrières boueuses et leurs mares aux reflets irisés, fournissaient aux vaches, principale richesse du pays, une herbe drue. En été, il aidait à parquer les moutons sur les pentes à courte pelouse ; une enceinte de claies soutenues avec des fourches les protégeait du loup. Il a connu la maison roulante du berger ; il y a dormi, il y a joué avec les gros chiens aux colliers armés de clous. Il se rappelle les procédés de culture primitifs, propres en ces temps

reculés, à ce pays presque sauvage : il a vu mettre le feu à la lande hérissée de genêts, il a vu la charrue passer sur le sol fertilisé par les cendres, pour préparer les maigres champs de seigle et d'avoine, de pommes de terre et de chanvre.

Surtout, il a dit les visages, les caractères, les mœurs et la vie des siens : il n'a pas connu l'aïeul maternel, huissier dans une des plus pauvres communes du Rouergue, mais il a vécu près de l'aïeule à grand bonnet, qui ne savait même pas lire. Ses aïeux paternels, tous gens de la terre, ignorants et simples, lui ont transmis leur robuste longévité. Avant tout pasteurs, ils veillaient à la vacherie et à la bergerie. Les femmes prenaient soin de la marmaille, faisaient les conserves de salaisons, filaient le chanvre, élevaient la volaille, préparaient la pitance ; elles avaient toujours au flanc gauche la quenouille garnie d'étope, à la main droite le fuseau qui tournait sous le pouce mouillé de salive.

Ces braves gens, ces ignorants, ces simples, s'ils avaient pu deviner que l'un des leurs, dans l'avenir lointain, se passionnerait pour ces bêtes inutiles ou nuisibles, les insectes, quelles rudes taloches se seraient abattues sur la nuque du pauvre enfant rêveur ! Il en recevait bien quand son père, laborieux et misérable, le voyait épingleur un papillon sur un morceau de liège.

Toutes ces scènes charmantes, il les a évoquées maintes fois avec une inlassable fidélité. Voici les soirées d'hiver, l'heure du souper : grands et petits

sont alignés le long de la grande table, sur un double banc ; chacun a son écuelle et sa cuillère d'étain ; à l'extrême bout, l'énorme niche de seigle, grande comme une roue de voiture, enveloppée d'un linge fleurant bon la lessive ; le grand-père en détache les morceaux d'un coup sec de son tranchoir ; la cruche d'eau passe de mains en mains.

Voici la veillée devant l'âtre où flambent des troncs entiers. La grand'mère, filant son éternelle quenouille, raconte des histoires où le loup joue un grand rôle ; c'est qu'il est plus réel que celui du Chaperon rouge ! Puis l'enfant, dont les yeux se ferment, s'étend sur son matelas, jeté à terre, un sac bourré de balle d'avoine, et s'endort en rêvant à cette maison roulante, où il voudrait habiter, dans la montagne, avec les bergers et les chiens.

Puis c'est, un jour de printemps, le nid découvert dans la campagne, un nid de crins et de fines pailles, l'ivresse du premier nid trouvé, avec ses six œufs d'un bleu magnifique, comme trempés dans une teinture de céleste azur, la première joie que lui vaudra l'oiseau ! « Terrassé de bonheur, » il s'étend sur l'herbe et contemple ; il emporte un œuf et se promet de surveiller la couvée ; le curé du village, rencontré en chemin, lui donne sa première leçon d'histoire naturelle sur le nid du saxicole : ce mot éveille dans sa cervelle un monde d'idées. « Ainsi naissait le vocabulaire qui devait un jour me permettre de saluer de leur vrai nom les mille

acteurs de la scène des champs, les mille fleurettes nous souriant au bord des sentiers. »

Et c'est aussi le premier champignon cueilli dans la mousse, au milieu du bosquet de hêtres où jacassent les corneilles ; pareil à un œuf laissé là par quelque poule vagabonde, il inspire à l'enfant cette passion pour les champignons qu'il conservera jusqu'à sa vieillesse ; et déjà il invente une classification élémentaire pour se reconnaître parmi toutes ces variétés en clochette, en éteignoir, en gobelet, en fuseau, en entonnoir... Derrière le bosquet de hêtres, il y a un ruisseau ; dans le ruisseau, un barrage, et sur le barrage, un moulin ; c'est là qu'il a vu nager un matin une sorte de lézard courtaud, noir et jaune, une salamandre !

Enfin, et surtout, voici l'école où il a vécu plus avec les bêtes qu'avec les hommes. La salle est tapissée de naïves images, Abraham, Jacob, le Juif errant, Geneviève de Brabant. Sous le manteau de la cheminée monumentale, il y a deux lits à volets où couchent les pensionnaires. Chaque écolier, en hiver, apporte sa bûche ; on fait cercle autour du feu ; dans les marmites, cuit la pâtée pour les porcs ; parfois un étourdi pique une pomme de terre à moitié crue ou grignote des noix, en épelant son alphabet. En été, par la porte laissée ouverte, les bêtes de la basse-cour envahissent la classe, et il faut les chasser avec de grands rires. L'école en plein air console du syllabaire de papier gris, de l'encre faite de suie délayée dans du vinaigre, et qui n'écrit

pas. Le maître fait écraser les escargots dans son jardin et faner les foins dans son pré ; il ferme les yeux, si l'on pêche aux grenouilles ou aux écrevisses, il permet que l'on bourre ses poches de narcisses, de noix, de scarabées, de criquets aux ailes bleues et rouges...

Que de souvenirs ! que d'images !... Fabre est un vieillard, quand il raconte son enfance. Il est bien loin, le gamin campagnard, dont l'enfance fut à rude école ! Mais à son appel, tous ses souvenirs accourent, aussi frais, aussi jeunes que s'ils venaient de naître. Et lui-même les compare à la jeune couvée de la perdrix, qui, au premier cri inquiet, revient se blottir sous l'aile maternelle.

J.-H. Fabre a maintenant dix ans. Son père a quitté Saint-Léons pour chercher fortune à Rodez, où il tiendra un petit café. L'enfant entre au collège de la ville. Le collège, en ce temps reculé, n'est guère plus riant ni mieux pourvu que l'école du village. Externe et bourgeois, pour payer ses frais d'études, Jean-Henri est enfant de chœur à la chapelle. C'est pourtant là, dans le vieux collège sans prestige et sans grâce, qu'il a connu, pour la première fois, le charme puissant des livres, l'ivresse de l'étude, la noblesse des humanités. Mais ce qu'il aime le mieux dans les livres, c'est encore la nature. Il découvre Virgile, il explique La Fontaine ; en eux, il cherche et retrouve les arbres, les fleurs et les bêtes, ses amis de toujours. Les bergers de Sicile

sont ses ancêtres ; il connaît leurs jeux et leurs chansons ; comme eux, il a vécu avec les chèvres, les cigales, les abeilles. Aujourd'hui, il est à la ville, entre les murs maussades du collège ; mais il rêve et se souvient. L'école buissonnière a fermé ses portes. Il faut travailler, s'instruire, déjà préparer le gagne-pain.

Le jeudi, le dimanche, quelle revanche ! quelle joie ! quelle liberté ! Il gagne la campagne, si proche de Rodez, petite ville tassée sur son rocher au-dessus d'un paysage splendide. Et c'est là qu'au printemps, il a ces songes merveilleux, qui font bouillonner son cœur et flamber sa pensée, où les souvenirs de l'antiquité se mêlent aux féeries de la nature. Le voyez-vous, un matin d'avril, assis au bord du ruisseau, guettant les premiers coucous éclos dans l'herbe des prairies ? Un berger chante sur sa flûte : c'est Ménélaque ou Tityre. Un grillon, caché dans son trou, lui répond : c'est le grillon de Florian ; son violon le console de n'avoir pas les brillantes couleurs du papillon. Un oiseau s'envole entre les roseaux : le héron de La Fontaine rentre bredouille de la pêche. Un chêne, à l'orée du bois, laisse pendre piteusement son tronc orgueilleux cassé net par la tempête : le mistral est perfide en avril... Le rêveur se lève et s'enfonce à travers les halliers : il surprend le nid de la linotte sur une touffe de génevrier et le geai piquant un gland dans la mousse, il secoue les peupliers pour faire tomber une pluie de hannetons.

Et puis le soir vient, le beau dimanche s'achève. Il faut rentrer. Mais, à l'étude, toujours il cherche, il retrouve la vie frémissante, la grande éducatrice, jusque dans les objets les plus vulgaires et les plus familiers. Il a copié le thème ou le problème et la plume lui tombe des mains. Il regarde ; il rêve. Revoit-il la prairie ou le bois baignés par la douce lumière du printemps ? Non ; cette plume d'oie, qu'il a posée devant lui, il lui demande plusieurs leçons : elle lui apprend « la solidité, l'élasticité, la capillarité, le levier dont la pression produit l'écartement des becs ; » elle lui montre, « dès le premier emploi, que le corps gras l'empêche de se mouiller ; la catastrophe qui en est résultée lui fait voir qu'il ne faut tremper que la pointe ; et lorsqu'il a fallu enlever la trace avec le grattoir, pour écrire à l'endroit taché, la plume lui a expliqué le rôle de la colle dans la fabrication du papier. » Tant de choses ! Que de leçons dans une humble plume d'oie, pour le futur physicien, pour celui qu'un grand savant nommera bientôt « l'observateur inimitable ! »

Cette vie au collège de Rodez, mêlée d'études, de rêveries, de découvertes, dura quatre ans. Après quoi, il fallut se réveiller du songe enchanté, et le réveil fut brutal.

Le père, qui a fait de mauvaises affaires, quitte Rodez pour Toulouse, puis pour Montpellier, s'acharnant au même métier, poursuivi par la même malchance. Jean-Henri Fabre a pu terminer tant bien que

mal sa cinquième au séminaire de l'Esquile. Mais un jour vient où il n'y a plus d'argent à la maison ; il faut fermer les livres et les cahiers, quitter le foyer paternel, prendre la blouse et la balle du colporteur, gagner son pain tout seul. Il a quatorze ans.

Plus tard, évoquant le souvenir de cette triste époque de sa vie, où il croyait avoir dit adieu à l'étude pour toujours, il dira : « Hélas ! j'ai souffert de la faim ; plus d'une fois, j'ai dormi sous les branches hospitalières d'un arbre ; mais la nuit, je regardais les étoiles qui semblaient me sourire et me conseiller l'espérance ; et, comme les lapins qui bruissaient autour de moi dans les herbes, j'éprouvais la plus vive des joies lorsque je voyais se lever l'aurore. » Il est impossible, en lisant ces jolies lignes, de ne pas songer à une autre enfance aventureuse : celle de Jean-Jacques Rousseau. Comme lui, ce Fabre de quatorze ans qui dort à la belle étoile, errera sur bien des routes et fera bien des métiers. Un jour, il vend des citrons à la foire de Beaucaire, un autre jour, il travaille comme terrassier au chemin de fer de Nîmes. Quand il a gagné quelques sous, acheté un morceau de pain, il songe aux chers livres abandonnés, il échange ses derniers liards contre un petit volume de poésies. Couché au bord d'un champ, il se récite des vers, en mangeant quelques grains de raisin, ou observe les insectes, tels que les hannetons des pins, somptueusement vêtus de velours marron taché de blanc ; il associe ainsi ses deux amitiés profondes, la poésie et la science.

Si ce vagabondage et cette misère prirent fin assez rapidement, Fabre ne le dut qu'à son énergie et à son intelligence. Seul, au prix des plus cruelles privations, il prépara le concours de l'École normale primaire d'Avignon, et le petit vagabond aux mains durcies par les rudes travaux de la terre fut reçu premier.

Il entra à l'École. Ce n'était pas la fortune ; c'était le salut, le gîte, le pain assurés, surtout la possibilité de s'instruire et de s'élever encore. Ce que furent ces années d'école, Fabre nous l'a dit lui-même avec plus de mélancolie que de joie. On lui apprenait ce qu'il savait déjà : un peu de grammaire, d'arithmétique, de géométrie ; il n'en fallait pas plus aux maîtres primaires de ce temps-là, et l'École normale ne formait que des maîtres primaires. Très au-dessus de ses camarades, le nouveau normalien s'isole pour apprendre seul ce qu'on ne peut pas lui enseigner. Les sciences physiques et naturelles surtout l'attirent : pendant qu'autour de lui on annonce les fautes d'une fastidieuse dictée qu'il sait par cœur, il étudie sous son pupitre, entre deux dictionnaires, la coque du mufler, l'élytre du carabe, le dard de la guêpe ou le fruit du laurier-rose. Il doit pourtant demeurer là trois mortelles années, à piétiner sur place, et préparer le brevet supérieur, but et consécration de ces études élémentaires. Mais il obtient le diplôme au bout de deux ans, en avance d'un an sur ses condisciples. Il peut alors se livrer sans remords à ses travaux personnels, latin, grec, chimie, histoire. Il

sort de l'École normale à dix-huit ans, pourvu d'un titre modeste, mais plus instruit, surtout plus avide et plus capable de s'instruire ; il a conquis l'indépendance, il gagne sa vie : on l'a nommé instituteur au collège de Carpentras.

Cette fois encore, ce n'est pas la fortune, hélas ! pas même l'aisance. Comme instituteur, il gagne sept cents francs par an, juste, dit-il, de quoi « se nourrir de pois chiches et d'un peu de vin ». Il débute dans cette carrière plus que modeste en 1842, et, avec la belle témérité de la jeunesse, il épouse, en 1844, une jeune fille du pays, institutrice comme lui ; bientôt il y aura à son foyer de petites bouches très affamées. Ses parents, loin de pouvoir l'aider, sont poursuivis par l'infortune. Le père n'a réussi nulle part ; il exerce maintenant son triste métier à Pierrelatte, dans la Drôme, pas très loin de Carpentras, dans le département de Vaucluse, et la famille se trouve de nouveau presque réunie.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière étape qui clôt l'aventureuse jeunesse de J.-H. Fabre. Avant le grand départ vers l'avenir, vers le succès, vers la gloire, il se recueille, il se prépare, il prend vraiment conscience de lui-même. Et nous retrouvons à cette heure décisive de sa vie les deux passions les plus tenaces de toute son adolescence : la nature et l'étude ; il faut y joindre un goût nouveau qu'il a senti s'éveiller en lui, celui de communiquer aux autres ce qu'il sait, la vocation de

l'enseignement. Connaître, apprendre, instruire, telle est, telle sera toujours la devise de celui qui, au soir de sa vie, écrivait ces conseils pour l'un de ses fils : « Tu apprendras à ton tour, je l'espère, qu'on n'est jamais aussi heureux que lorsque le travail ne nous laisse pas un moment de repos. *Agir, c'est vivre.* »

Le département de Vaucluse, où le hasard vient de le conduire, où il se fixera, où il vivra désormais toute sa vie, à part une brève fugue en Corse, c'est une nature bien différente de celle qu'il a connue et aimée dans son Rouergue natal. C'est la nature et le climat méditerranéens, c'est la Provence. Carpentras, Avignon, Orange, Sérignan, dans un cercle de quelques lieues, entre le Rhône, la Durance et le mont Ventoux, il bornera volontairement son horizon et ses désirs.

La campagne est pittoresque, et, point essentiel pour Fabre, elle est, par la nature de son sol, merveilleusement riche en insectes. Il y a des chemins creux, entre des talus de sable, des champs de vignes et d'oliviers, qui sont le royaume prédestiné des guêpes et des abeilles sauvages. A l'horizon, se dresse le mont Ventoux, avec les taches noires de ses forêts et les plaques blanches de ses neiges, centre d'excursion favori pour le futur naturaliste. Dès lors, il prend l'habitude de ces courses, de ces chasses passionnées que rien ne peut interrompre, ni l'heure, ni la faim, ni la nuit. Ses mésaventures le rendent célèbre dans le pays : un garde champêtre, le voyant un jour lancé follement à la poursuite d'un

papillon, à travers les vignes, le prend pour un malfaiteur et l'arrête; des vendangeuses, qui l'aperçoivent un matin en embuscade devant le trou d'une guêpe, et le retrouvent le soir à la même place, se moquent de ce fou ou s'inquiètent de ce sorcier. Que lui importe? Toutes les fois qu'il peut échapper à la ville, à la maison, au collège, il s'enfuit, l'âme pleine d'allégresse. « Aujourd'hui le tableau noir chôme, c'est fête. On s'est levé matin en vue de l'expédition projetée, si matin qu'il faut partir à jeun. Sois tranquille : l'appétit venu, on fera halte à l'ombre, et tu trouveras dans un sac le viatique habituel, pomme et morceau de pain. »

Pourtant ce tableau noir, plaisamment maudit, il ne le dédaigne pas, et l'étude, à qui il sait qu'il devra son indépendance, il l'aime de toutes ses forces, il s'y livre de toute sa fougue. Là encore, la nécessité du pain quotidien, la pensée de la famille qu'il vient de fonder et de l'avenir incertain, soutiennent son énergie. « L'histoire naturelle, écrit-il, ne pouvait me conduire à rien. L'enseignement de cette époque la tenait à l'écart, comme indigne de s'associer au latin et au grec. Les mathématiques me restaient, très simples d'outillage, un tableau noir, un bâton de craie, quelques livres. » Sans guide, sans conseil, il se lance seul dans cette science aride et qui ne lui est pas familière. Sa tenace méditation vient à bout de toutes les difficultés. Il a senti les lacunes qu'il y avait dans son instruction à bâtons rompus. A force de volonté, il prépare en quelques

mois et passe avec succès, à Montpellier, le baccalauréat et les deux licences de mathématiques et de sciences physiques. Sans se laisser rebuter par les fatigues d'une vie compliquée, où il doit mener de front son métier d'instituteur et son labeur d'étudiant, sans se laisser abattre par les chagrins de sa vie de famille, par la mort subite de son premier enfant, il triomphe, il s'élève, il sort enfin de l'ornière et de la routine.

En même temps, faisant un retour sur lui-même, sur les conditions précaires de son enfance, sur le mal qu'il a eu à s'instruire, il se découvre éducateur. Il fera profiter de son expérience les enfants qui lui sont confiés. Entre les murs sombres, parmi les livres revêches, il enseignera la science en faisant comprendre et aimer la vie.

Instituteur, il fait une classe primaire de collège : ce sont des gamins de dix ans qui lui sont confiés. Mais il se sent à l'aise, parfaitement chez lui, au milieu de ce public, car presque tous ses élèves sont comme lui des fils de paysans et qui retourneront à la terre après quelques années de collège.

Adaptant son enseignement aux connaissances déjà familières à ses écoliers, à la vie qui les attend, il a l'idée de leur enseigner un peu de chimie agricole : la composition du sol, la nutrition de la plante. Certains resteront à la ville, mais seront ouvriers... Qu'à cela ne tienne ! La chimie industrielle arrive à la rescousse, avec son alambic, ses cornues, ses éprouvettes : voici

le tanin, pour les futurs corroyeurs, et voici les métaux, la fabrication du savon et des salaisons. Fabre ose emprunter à son collègue de physique les instruments d'un laboratoire indigent. Et un jour, il réussit à fabriquer de l'oxygène et à allumer une bougie dans l'éprouvette, devant l'auditoire émerveillé. L'instant est solennel. Toutes les respirations sont suspendues, tous les cœurs battent, celui du maître plus encore que celui des élèves. Il avouera plus tard qu'il se sentait courir dans les veines la chaleur de l'enthousiasme. Dès lors, avec la belle audace des novateurs, il marche de tentative en tentative et les élèves de surprise en surprise : car voici le morceau d'acier qui prend feu dans un bocal plein d'oxygène, voici la flamme de l'hydrogène qui chante dans un tube de verre, les explosions du mélange détonant, les magnificences du phosphore, les métamorphoses du charbon. Toujours la baguette de l'enchanteur qui transforme et anime la matière.

Toutes ces expériences, à peine courantes en ce temps-là dans les classes supérieures, étaient une véritable révolution dans une classe primaire. Le génie de Fabre, qui se découvre ici, est d'expliquer la science par la vie, qui est une longue expérience, et de démontrer la vérité en amusant des enfants.

Il apporte le même esprit, la même ingéniosité à l'enseignement élémentaire de l'orthographe, de la grammaire, de l'analyse. Il veut faire sortir les règles du langage même, au lieu d'apprendre d'insipides formules, vides

de sens pour l'enfant. Mais ses efforts intelligents se heurtent à la routine et le directeur du collège lui conseille de revenir à la méthode traditionnelle.

Il se console de cette petite déception, dont son amour-propre souffrit moins que son désir d'être utile, en cherchant dans les jouets naturels aux enfants un nouveau moyen de les instruire en les amusant. Ces jeux, ce sont les moins coûteux, les plus simples, ceux qui conviennent à son public de gamins pauvres : « L'humble toton, écrit-il un jour, en songeant à ses années d'enseignement élémentaire, l'humble toton, fait d'un croûton de pain de seigle embroché de quelque brindille et qui vire sans bruit sur la page d'un syllabaire, donne une image assez juste de la terre qui se déplace suivant un grand rond et tourne en même temps sur elle-même. Collés sur son disque, des morceaux de papier, convenablement colorés, nous parlent de la lumière blanche, décomposable en plusieurs rayons » ; la canonnière faite d'une branche de sureau révèle les mystères de la balistique et la poussée de la vapeur dans les machines ; la petite fontaine hydraulique, fabriquée avec un noyau d'abricot et deux pailles, explique le siphon. Une fiole, un vieux pot à moutarde, un tuyau de pipe, un verre, une plume d'oie, il ne lui en faut pas plus pour amuser et pour instruire.

Parfois, il emmène son troupeau de gamins et le lâche à travers champs ; grande hardiesse, pour l'époque, que cette école buissonnière collective, avec la compli-

cité et sous la responsabilité du maître ! Mais il leur fait toucher du doigt les réalités des terrains, des plantes, des bêtes. Et parfois, il arrive que ce soit le maître qui apprenne de ses élèves. Une question, une remarque, une confiance naïve d'un petit campagnard lui révèle sur-le-champ ce que ne lui avaient pas fait comprendre plusieurs pages d'un gros livre.

Ainsi, mêlant le jeu à l'étude, la nature aux livres, l'expérience à la règle, infatigable, il s'instruit sans cesse. Pour augmenter ses maigres ressources, il accepte de donner quelques leçons à des élèves plus âgés que ses écoliers ; on lui demande d'enseigner l'algèbre ; il l'ignore ; eh bien ! il l'apprendra seul, la veille du jour où il l'enseigne, et la leçon, souvent perdue pour l'élève, ne l'est jamais pour le maître. Comment trouve-t-il le moyen, avec ses sept cents francs de traitement et ses répétitions mal payées, de faire des économies ? Le fait est que, de quelques sous péniblement épargnés, en se privant, il achète son premier livre d'histoire naturelle, celui de Blanchard sur les animaux articulés, et il le conservera toujours à la place d'honneur dans sa bibliothèque. En même temps, il se forme, pour lui et pour ses élèves, un petit musée ; il ramasse et collectionne tout ce qu'il trouve : échantillons de pierres et de minéraux, fossiles, plantes, mousses, insectes, monnaies même.

A travers cette vie si pleine qu'elle n'avait pas de place pour la tristesse et pour l'ennui, Fabre parvint à



Cliché CH. LASSALLE, Millau.

LA MAISON NATALE DE J.-H. FABRE

A SAINT-LÉONS (Aveyron)

LE JOUR DE L'INAUGURATION DE LA STATUE

vingt-cinq ans. Il était marié, père de famille, fonctionnaire ; il avait des titres et des diplômes, mieux que cela des connaissances et des dons d'éducateur que peut-être on commence à comprendre autour de lui. Le 22 janvier 1849, un arrêté ministériel nommait le petit pâtre de Saint-Léons, le pauvre marchand de citrons de Beaucaire, professeur de physique au lycée d'Ajaccio, aux appointements splendides de mille huit cents francs. Du coup, son budget est plus que doublé, et des perspectives nouvelles, d'études, sinon de fortune, s'ouvrent devant lui.

Ainsi se termine la première partie de la vie de J.-H. Fabre ; car le séjour en Corse marque vraiment une transformation dans son destin et dans sa pensée.

S'il n'a pas encore vaincu la nature, l'enchanteur a déjà regardé en face ses merveilles et ses mystères. De sa baguette magique, il a effleuré bien des êtres vivants et bien des choses inertes. Le prince charmant a éveillé enfin la princesse du songe d'un interminable printemps ; le rideau se baisse sur la féerie naïve de l'enfance, mais pour se relever bientôt sur le plus passionnant, le plus vivant des drames.

II

LE GÉNIE EST UNE LONGUE PATIENCE (1849-1880)

Le séjour de Fabre en Corse est un événement décisif dans sa vie : s'il n'ajouta pas grand'chose à ses facultés de connaître la nature et de l'aimer, il lui permit d'acquérir enfin cette méthode scientifique sans laquelle le génie même est impuissant. C'est en Corse que Fabre rencontra de véritables savants, non pas plus grands qu'il ne sera lui-même, mais plus grands qu'il ne l'est à ce moment. Il leur doit l'initiation nécessaire ; ils s'intéressèrent à lui, et, en quelques instants, le spectacle de leurs travaux, de leurs recherches, leurs conversations, lui apprirent ce que la nature seule, ni les livres n'auraient pu lui révéler. Dans la formation de cette grande intelligence, il n'y a guère eu, à proprement parler, d'autres maîtres que ceux-là.

Pour Fabre qui, jusqu'ici, a passé toute sa jeunesse dans ce même pays où il viendra bientôt, par choix, achever sa longue existence, la Corse, c'était tout d'abord la révélation d'un monde nouveau : la mer qu'il ne connaissait pas encore, la grande montagne

sauvage, et presque inaccessible, un climat à demi oriental, voilà ce que lui offrait l'île enchantée, pleine de couleurs et de parfums. Tout de suite, il s'abandonne à l'ivresse d'ouvrir les yeux, d'admirer, de respirer cet air inconnu. Petit paysan aveyronnais arraché pour quelque temps à ses plateaux pierreux, il s'aventure à travers cette végétation luxuriante, ces bois profonds, ces maquis impénétrables ; il escalade ces pics majestueux, il domine, au-dessus des golfes solitaires, la mer aux divines chansons.

Une pareille rencontre avec la plus émouvante nature et la plus riche, était bien faite pour fortifier sa passion de l'histoire naturelle. Il reprend ses courses et ses chasses de la campagne provençale, il les prolonge, il les multiplie, avide de tout voir et de tout connaître : un jour, il ramasse d'étranges coquillages aux teintes féériques sur les plages de sable, un autre jour, il cueille sur un sommet orgueilleux, au milieu des neiges éternelles, l'*immortelle des frimas* ; il va ravir jusque dans les nuages les plantes de la montagne.

Il revient de ces expéditions ivre d'enthousiasme ; son âme vibre à toutes les magnificences qu'il a contemplées, face à face, dans la solitude, avec sa pensée. Et soudain, il se sent poète. Son enthousiasme s'exhale en vers éloquents ; il célèbre sur le mode lyrique les beautés de l'espace, de l'infini ; il chante les routes du ciel, les constellations, le temps et l'étendue. Poète, il le restera toujours, non seulement par sa faculté d'exprimer la

vie de la nature, par cet air de poésie qu'il y a dans toutes ses études scientifiques, mais par les créations qui seront comme le délassement de son esprit, par ces charmants petits poèmes provençaux qu'il écrira dans sa retraite de Sérignan, par son admiration pour les grands écrivains inspirés, Virgile, La Fontaine, Jean-Jacques Rousseau, Michelet, Victor Hugo, par ses liens personnels avec deux grands poètes de sa Provence, Mistral, son voisin, Roumanille, son élève. Et comme la poésie, il adorera la musique ; il composera un jour, sur son harmonium, de petits airs pour accompagner ses poèmes rustiques ; il fera chanter le vent dans les arbres ou sur les cimes ; il modulera le chant du grillon, le vol de la libellule, la flûte du crapaud. Ses souvenirs de Corse s'ajouteront à ses impressions de Provence pour donner aux vers et à la musique la saveur et l'harmonie de la vérité.

Son métier de professeur au collège d'Ajaccio lui laisse bien des loisirs. Il sait les rendre féconds, sans négliger ses devoirs, sans perdre de vue l'intérêt de ses élèves. Si les sciences naturelles, l'étude de la vie restent sa passion dominante, il ne garde pas rancune aux mathématiques, aux sciences physiques qui le nourrissent, en attendant qu'il s'émancipe de leur tutelle. Elles le secondent dans ses recherches, elles l'aident à comprendre ; il avoue qu'il leur a dû toujours quelques bonnes distractions sur l'oreiller, lorsque le sommeil tardait à venir. Géomètre consommé, il demandera

plus tard à la spirale logarithmique de lui expliquer l'architecture de l'araignée et de l'escargot, la toile de l'une et la coquille de l'autre.

Mais il semble qu'à cette époque la botanique soit son souci dominant. Il aime les plantes avec le même enthousiasme qu'il aime les insectes. D'ailleurs, les découvertes géniales de Fabre sur l'instinct des bêtes ont trop fait oublier que ce savant fut un savant complet, non point cantonné dans une étroite spécialité, mais prêt à ouvrir son intelligence et son cœur à toutes les merveilles de la nature.

De tout temps, les plantes ont exercé sur lui un attrait invincible ; peu à peu il découvrira les rapports étroits entre la plante et l'insecte. Déjà à quinze ans, quand il courait les routes pour gagner son pain, il ramassait des plantes ; ces premières fleurs desséchées, souvenirs des années de misère, sont aussi les premiers échantillons de l'herbier colossal qu'il continuera toute sa vie. Continuant sa récolte dix ans plus tard, il découvre en Corse des espèces rares de cyclamens, de fougères et de renoncules, dont il rapportera des échantillons à Avignon. Les champignons, nous l'avons vu, l'intéressaient déjà quand il avait sept ans ; ils ont été, dit-il, ses délices botaniques depuis sa prime jeunesse ; il n'a jamais cessé de les fréquenter : à quatre-vingts ans, il s'en ira encore d'un pas traînant, par les belles après-midi d'automne, dénicher les bolets et les agarics dans les bruyères roses. Il a peint en aquarelles ravis-

santes toute les variétés de champignons de la région méditerranéenne, et ces albums sont une collection unique au monde, par la valeur artistique comme par l'intérêt scientifique. Les feuilles, les tiges et les racines, les fleurs et les fruits l'attirent comme le décor, le milieu naturel, l'instrument de la vie pour les insectes. Pourrait-on écrire l'histoire des mœurs humaines, en négligeant l'habitation, le vêtement et la nourriture? Celui qui porte déjà en lui l'histoire des mœurs des insectes, ne les a jamais séparés du cadre nécessaire que la nature leur a donné : pour la chenille, pour l'abeille, pour le moucheron, l'arbre, le brin d'herbe, une corolle, un grain de pollen sont un monde. Voilà pourquoi le botaniste a précédé chez Fabre l'entomologiste ; voilà pourquoi il a dû à la botanique, en Corse, quelques-unes de ses meilleures joies et de ses plus précieuses découvertes.

Il lui a dû bien mieux encore : la première leçon, la seule et mémorable leçon d'histoire naturelle qu'il ait jamais reçue. S'il n'avait pas accueilli à Ajaccio le botaniste avignonnais Requien, venu pour étudier la riche flore de la Corse ; s'il n'avait pas guidé ses courses à travers la montagne et le maquis, mettant à son service son expérience, son flair déjà exercé, les souvenirs de ses propres découvertes et son zèle infatigable, aurait-il vu venir jusqu'à lui, quelques mois plus tard, un savant et célèbre professeur de Toulouse, le naturaliste Moquin-Tandon? Le maître chargé d'honneurs,

le professeur de Faculté, le correspondant de l'Institut, ne rougit pas de s'abaisser jusqu'à traiter en pair le modeste licencié, le petit professeur de collège, dont il devinait la naissante maîtrise. Aurait-il prévu, pourtant, que le génie et la gloire de J.-H. Fabre éclipseraient un jour la science et le renom de Moquin-Tandon?

Comme Requien, Moquin-Tandon associa Fabre à ses herborisations ; un soir, pour remercier le jeune collègue de ses services, il lui offrit de lui apprendre à disséquer. Ils étaient encore à table, devant les reliefs d'un frugal souper ; des fruits emplissaient un compotier : un escargot imprudent traînait nonchalamment sa coquille sur les poires et les raisins. Le savant toulousain prend une assiette creuse, y verse un peu d'eau, maintient l'escargot dans l'eau, détache la coquille, et à l'aide de ciseaux fins et de deux aiguilles, ouvre délicatement le corps de la bête, sépare les tissus, montre les vaisseaux, les organes, les filets nerveux... C'est, en quelques secondes, sur une table d'auberge, avec des instruments rudimentaires, toute une sensationnelle leçon d'anatomie. Mais quel auditeur frémissant d'enthousiasme ! quelle étincelle pour le feu qui couvait dans l'âme ardente de Fabre !

En même temps, Moquin-Tandon, qui a autant de générosité d'esprit et d'éloquence que de science, Moquin-Tandon, qui a senti sous la gaucherie et la simplicité de son jeune collègue le mérite qui s'ignore et le talent qui se cherche, entreprend de prêcher un

converti : qu'il abandonne les mathématiques, la physique, la chimie ! elles ne sont pas sa vraie vocation ; qu'il se livre tout entier aux sciences naturelles. Fabre entendit d'autant mieux la leçon qu'elle répondait à son instinct secret. « Les géomètres se font, les naturalistes naissent tout faits, pensait-il ; or, je suis né animalier ! » Enfin, la volonté a fait triompher l'instinct. Sans maîtres, sans guides, souvent sans livres, en dépit de la misère, il ira de l'avant, il tiendra à toutes les épreuves.

A présent, il ne s'agit plus de ramasser des coquillages et de dessécher des plantes. C'est la vie qu'il faut saisir. Après son unique leçon de dissection, il se met à disséquer avec furie, et parmi les êtres vivants, toujours guidé par l'instinct, ce sont les infiniment petits qu'il choisit. Ses scalpels sont des poignards effilés, qu'il fabrique lui-même avec de fines aiguilles, sa table de dissection, le fond d'une soucoupe, ses vitrines, de vieilles boîtes d'allumettes où il loge par douzaines les insectes prisonniers.

Ce labeur obstiné, par lequel Fabre cherchait à regagner les longues années perdues en tâtonnements et en incertitudes, dura quelques mois. Il épuisa son corps robuste de montagnard, il surmena son esprit lucide et vigoureux ; en outre, il avait contracté la fièvre paludéenne en courant sans précaution dans les régions les plus malsaines de l'île, à la poursuite des insectes ; de terribles accès se déclarèrent ; après les avoir né-

gligés, il dut se soumettre à la nécessité, s'avouer malade, solliciter son retour en France.

Au mois de janvier 1853, Fabre fut nommé au lycée d'Avignon, toujours professeur de physique et de chimie ; il n'y avait pas encore de place, dans les lycées du temps, pour l'histoire naturelle ! Le voilà revenu à son cher Rhône, à sa chère Provence, tout près des siens, de son pays d'origine, de son passé, de ses souvenirs. Maintenant, il ne s'en ira plus. Certes, il n'a pas dit adieu sans regret à la terre enchantée qui lui a fait connaître une nature plus belle et qui, surtout, lui a donné la révélation de la vraie science. Mais qu'importe ! N'a-t-il pas désormais la certitude d'avoir trouvé sa voie ?

Le séjour de Fabre à Avignon dura dix-huit ans, de 1853 à 1871. Il fut de beaucoup la période la plus mouvementée, sinon la plus féconde de sa vie.

Sa famille s'est accrue, mais son traitement a diminué : les mille six cents francs ne suffisent pas à loger, à nourrir, à habiller les sept personnes qu'il comptera bientôt à son foyer. Aussi ajoute-t-il à son service régulier des cours, des travaux supplémentaires, des répétitions. Outre la physique et la chimie, il enseigne au lycée le dessin. Il devient conservateur du musée d'histoire naturelle, où se trouvent les collections que son premier maître, le botaniste Requier, a léguées à la ville. Il rédige une flore du Vaucluse, à laquelle l'ont préparé ses premiers travaux et ses recherches anté-

rieures. Enfin, pour s'élever toujours, il passe un nouvel examen : sa licence de sciences naturelles, il prépare ses thèses de docteur ès sciences. Il rêve alors d'échanger sa chaire du lycée contre une chaire de Faculté où, moins surmené de besognes fastidieuses et mieux payé, il sera plus libre de se livrer à ses recherches personnelles. Un inspecteur général, qui le visite dans sa classe, le détourne de cette voie, trop longue, trop difficile, et où risque d'échouer le pauvre diable sans fortune et sans appui qu'il est encore.

Une fois de plus, il se console de ces déboires avec ses chers insectes ; il demande à la nature, à la campagne, à la vie en plein air, l'oubli de ses soucis. Il découvre aux abords d'Avignon des champs ensoleillés remplis de scarabées, et le scarabée aux élytres mordorées devient un de ses sujets d'observation ; il découvre, au confluent de la Durance et du Rhône, un bois de chênes verts, tout bruissant de criquets et de guêpes. Souvent, le dimanche matin, il y amène ses élèves, et leur communique sa passion des insectes. Ce sont de véritables expéditions à travers les prés, les taillis, les vallons, à la poursuite des petits êtres insaisissables, dont ils cherchent à déjouer les ruses, à lasser l'agilité. Parfois, la chasse les entraîne jusqu'aux pentes du mont Ventoux. De plus en plus, Fabre aime cette terre de Vaucluse, cette terre délicieuse, où il consentirait à vivre tout seul, pendant des semaines ou des mois, pourvu qu'il y ait à portée de ses yeux et de ses doigts

des fleurs et des champignons, des oiseaux et des insectes. Aussi refuse-t-il les postes plus avantageux de Poitiers et de Marseille, qui lui sont offerts, car il ne veut s'éloigner ni de son terrain d'études, ni des sujets d'observation qui vont bientôt le mettre sur le chemin des grandes découvertes.

Voici, en effet, qu'éclate soudain, dans la vie de ce modeste et de ce simple, comme un orage bienfaisant, le grand événement qui achèvera d'éclairer sa vocation et de décider son destin.

Écoutez cette histoire, tant de fois racontée, et dites si elle n'est pas plus fantastique que les plus merveilleux contes de fées :

Il était une fois, — c'est bien le cas de le dire, — un insecte, nommé *cerceris*, dont les mœurs, mal connues jusque-là, témoignaient en même temps d'une cruelle barbarie et d'une intelligence raffinée. Ce cerceris est un hyménoptère : il a quatre ailes en membranes ; c'est, si l'on veut, une sorte d'abeille sauvage, une guêpe géante. Pour nourrir sa progéniture, ses larves, le cerceris dépose dans son nid des *buprestes*, une espèce de grillon, qui leur serviront de pâture ; ce gibier n'est pas vivant, du moins en apparence, pour que sa résistance ou ses mouvements désordonnés ne risquent point de blesser les tendres larves du cerceris ; mais, par un procédé dont l'ingéniosité était un mystère pour tous les savants, il se conserve aussi frais, aussi intact, aussi appétissant que s'il venait d'être tué. Imaginez des

perdreux qui, sans être frigorifiés, attendraient de longs mois au garde-manger le bon plaisir du gourmet.

Au fond des Landes, bien loin de Fabre, vivait un illustre entomologiste, Léon Dufour, que les mœurs déconcertantes du cerceris avaient passionné. Ayant longtemps observé la mère, le nid, les larves et les victimes, il concluait que, pour conserver fraîche la pâture de ses petits, la mère embaumait les buprestes comme les Égyptiens embaumaient leurs morts ; elle leur injectait un liquide propre à empêcher les chairs de se corrompre. C'était déjà une admirable histoire. Elle fit l'objet d'une communication à l'Académie des Sciences et d'un savant mémoire, qui, de bien loin, vint un jour de 1855 trouver Fabre dans sa modeste chaire de professeur. Il le lut, hocha la tête, rêva, se souvint de ce qu'il avait vu, imagina ce qu'il pouvait voir encore. Ni l'histoire, si belle qu'elle fût, — trop belle peut-être, — ni l'explication ne le satisfaisaient. Il chercha à son tour. Et alors qu'il s'attendait à ruiner une gracieuse légende par une vulgaire et simple observation, il trouva un prodige plus écrasant encore.

D'abord, bien vite, il court au nid du cerceris. La campagne d'Avignon en est toute pleine. Que de fois il en a rencontré, butinant au pied du mont Ventoux ! Il soustrait à la voracité des larves quelques buprestes de choix, gras et appétissants à souhait. Patiemment, il les observe. Surprise ! L'animal n'est pas mort ; il ne remue plus, mais il vit, il a la souplesse, la sensibi-

lité, les fonctions de la vie. Adieu la fable de l'insecte embaumeur et de la momie ! Les buprestes du cerceris ne sont pas des cadavres bien conservés, mais des proies vivantes.

Reste à expliquer ce miracle d'un animal livré vivant, mais sans défense, à la voracité d'un plus faible que lui. Le plus difficile de la tâche commence. On ne peut raconter ici, mais il faut lire dans le récit de Fabre par quelles prouesses d'ingéniosité, grâce à quelles embuscades audacieuses, à quelles ruses obstinées, il parvient à dépouiller le cerceris de sa proie d'abord vivante, puis paralysée, pour découvrir le procédé du bourreau et comprendre le sort de la victime. La Belle au bois dormant ne s'est pas endormie pour s'être piquée au fuseau imprudemment livré à ses mains inexpertes ; elle a été piquée par son ennemi, d'un dard impitoyable. Le cerceris n'est pas un embaumeur ; non, il est mieux, il est un chirurgien très savant en anatomie et en physiologie ; il sait exactement où il faut piquer les centres nerveux du bupreste pour le paralyser sans le tuer ; il sait combien de coups son dard doit frapper ; il sait, à un dixième de millimètre près, où les blessures doivent être faites pour n'être pas mortelles et pour livrer la proie sans défense aux morsures de ses larves. Tel est le secret du mystérieux festin.

Il n'y a pas de plus beau conte dans la fable, dans Homère ou dans La Fontaine. Il n'y a pas de plus beau

rêve dans l'invention des hommes. Et il a fallu raconter cette histoire avec quelque détail, non seulement parce qu'elle est merveilleuse et qu'elle fait rêver l'imagination comme elle déconcerte l'intelligence, mais encore parce que cette admirable découverte est le point de départ de la vocation de Fabre, de son génie, des travaux de toute sa vie, et de ces *Souvenirs entomologiques*, qui demeurent son œuvre capitale.

Maintenant, comme elle semble loin, la petite classe du vieux lycée où professe l'enchanteur ! comme ils sont peu de chose les soucis mesquins, les difficultés, les déceptions, les mille cruautés de la vie !

Ils sont là, pourtant ; ils forcent Fabre à abandonner son rêve, à retomber sur la terre. Mais il n'en a pas peur et il les regarde bien en face.

D'abord, au plus pressé : il faut faire connaître la vérité, non par souci de la gloire et de la fortune, mais parce que c'est la vérité. Une communication à l'Institut révèle au monde savant le nom jusque-là obscur du modeste entomologiste. D'autres communications suivront, des notes, des observations où transparait la claire lucidité de son génie. Bientôt l'Académie lui accordera une de ses plus hautes récompenses, un prix Montyon. Du fond de l'Angleterre, un savant dont la gloire a conquis toute l'Europe, Darwin, traite de pair l'humble professeur d'Avignon et salue en lui « l'observateur inimitable ». Sans fierté, sans faiblesse, Fabre accepte l'éloge, et prouve qu'il le mérite en renversant

par de nouvelles observations les théories de Darwin universellement célèbres et généralement acceptées. L'honneur de la vérité avant tout ! Un autre grand savant, Pasteur, vient, de Paris, visiter à son pauvre foyer celui qu'il considère comme son confrère ; il le consulte sur les maladies des vers à soie, sur les maladies du vin, pour lesquelles il cherche un remède ; il admire sa science et s'étonne de sa pauvreté. Comment un homme si remarquable peut-il n'avoir pas de cave, de tonneaux remplis de bons crus, de précieuses vieilles bouteilles derrière les fagots ? Mais Fabre ne rougit pas de sa pauvreté. Et à Pasteur, comme à Darwin, il dit simplement la vérité qu'il lui doit.

Voici, un matin, un autre visiteur, encore un puissant, celui-là, mais sorti du peuple, lui aussi, fraternel aux humbles, habile à deviner, à comprendre, à aider les misères fières et discrètes. Le ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy, a entendu parler de ce petit licencié d'Avignon, qui se permet de faire à l'Institut des communications qui bouleversent la science ; il a eu vent des thèses remarquables que le petit licencié a soutenues un jour, l'une sur les orchidées, l'autre sur la phosphorescence des plantes, et il sait que ces thèses de doctorat placent le petit licencié très au-dessus de certains agrégés. Le ministre arrive de Paris, sans crier gare, tombe dans la classe du professeur, surprend le savant à son laboratoire. On lui a dit que le professeur n'était pas un fonctionnaire modèle ;

non, certes, qu'il néglige ses classes ; mais enfin, il vit en sauvage, dédaigne la société mondaine, ne fait pas de visites, s'habille comme il peut, ignore le protocole et l'étiquette. Son grand chapeau de feutre montagnard, aux ailes lavées par la pluie et déteintes par le soleil, sa veste courte, maintes fois reprise, font scandale parmi les hauts de forme et les redingotes de ses collègues. Ce simple ne porte pas l'uniforme ; il déshonore la profession. Mais le ministre est bon homme ; il s'assied familièrement sur la table du laboratoire, entre les fourneaux et les cornues ; les mains dans les poches, il bavarde, il interroge, il provoque les confidences. Fabre, lui, voudrait bien les avoir, les mains dans les poches. Ses mains de travailleur, de chimiste, sont toutes maculées des teintures qu'il étudie et qu'il manipule. Le ministre ne se fâche pas, au contraire, il a l'air enchanté, il sourit. Et le voici maintenant qui tire sa montre : l'heure est venue de regagner la gare où il doit prendre le train de Paris. Qu'à cela ne tienne ! Fabre abandonnera un instant ses cornues ; il conduira le ministre à la gare, et l'on bavardera encore en route. Fabre, tout à fait apprivoisé, ne se sent plus d'aise ; pour la première fois de sa vie, il parle à cœur ouvert, il se confesse. On arrive à la gare. Qu'est-ce ? Sur le quai, en costume officiel, en uniformes chamarrés, toutes les autorités de la ville sont réunies pour saluer le ministre de l'empereur. Des coups d'œil étonnés, des mines offusquées, des chuchotements ironiques

accueillent le petit professeur, mince personnage au milieu de cette foule orgueilleuse. Un général lorgne les vêtements usés, et surtout les mains du travailleur, ces mains rouges de chimiste, ces « pattes de homard cuit », que Fabre n'a pas eu le temps de laver. Un silence glacial règne. C'est un scandale. Dédaigneux, le général laisse tomber : « Mains de teinturier dégraisseur ! » — « Oui ! riposte vivement le ministre, mains d'ouvrier, et je vous en souhaite beaucoup de pareilles ! »

Fabre est vengé. Mais il est sans orgueil et cette scène ne sera pas, de beaucoup, le meilleur souvenir de sa vie. Il est mieux vengé encore, quand quelques mois plus tard, le ministre l'appelle à Paris, le gronde affectueusement, de ses retards, lui envoie une dépêche : « Venez tout de suite, ou je vous fais prendre par mes gendarmes ! » Malgré sa timidité, il s'exécute : à Paris, il trouve la croix de la Légion d'honneur, un superbe cadeau de livres pour sa bibliothèque, un rouleau de soixante louis pour ses frais de voyage et son laboratoire, l'offre d'une situation inespérée qui lui ferait les loisirs dont il a tant besoin : précepteur du prince impérial. Il dîne à la table du ministre, il est présenté à l'empereur, il assiste à la réception des Sociétés savantes. Partout, il ouvre de grands yeux, un peu effarés : les chambellans, avec leurs culottes courtes, leurs souliers à boucle d'argent, leurs allures compassées, le font songer à ses chers scarabées qui portent, sur leurs élytres, un frac marron et blanc... Et puis, un

beau matin, plus de Fabre... Il s'est éclipsé, envolé, sauvé, comme un malfaiteur. Son pays, sa ville, ses travaux, ses insectes, sa belle campagne où il est seul et libre avec la nature, tout le réclame, tout le rappelle. Son choix est fait. Pauvre et libre. Il est parti.

Pauvre et libre, soit ! Encore faut-il, pour le pain de tous les jours, pour les livres, les instruments nécessaires, les loisirs indispensables au travail, encore faut-il un peu d'argent. S'il pouvait en gagner ! Essayons !

La grande industrie d'Avignon, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, c'était la fabrication de la garance, la teinture rouge dont on teignait, notamment, les pantalons des soldats. On retirait cette teinture des racines d'une plante dont les champs cultivés couvraient toute la campagne avignonnaise. Ici, l'agriculture et l'industrie étaient vraiment sœurs. Fabre imagine d'affranchir l'industrie de cette sujétion ; il cherche à isoler le principe colorant, l'*alizerine*. A ses cornues du matin au soir, il observe, étudie, compare, expérimente. C'est même pour cela qu'il avait ces « pattes de homard cuit » qui offusquèrent le général. Son laboratoire est installé dans les caves d'une abbaye abandonnée, à Saint-Martial. Un jour, les vieilles vouîtes résonnent de ses exclamations de triomphe. Il a trouvé ! Il sera riche ! « Rien de simple comme ce problème, une fois résolu, mais combien nébuleux tant qu'il est à résoudre ! Je n'ose me remémorer, écrit-il dans ses *Souvenirs*, la somme d'imagination et de

patience dépensée en d'interminables tentatives que rien ne rebutait, pas même l'insensé. Que de méditations dans la sombre église, que de rêves fleuris ! Peu après, quels déboires, lorsque l'expérience donnait le dernier mot et renversait l'échafaudage de mes combinaisons ! Tenace à la manière de l'esclave antique amassant un pécule pour son affranchissement, je répondais à l'échec de la veille par l'essai du lendemain, poussé par l'indomptable ambition de m'affranchir. »

Quand il touche au succès, après ce labeur surhumain, il apprend par hasard que sa découverte est inutile : d'autres savants ont trouvé le moyen d'extraire plus économiquement l'alizarine artificielle du goudron. En quelques secondes tout s'écroule. Fabre est ruiné avant d'avoir été riche.

Essayons encore ! Même dans sa petite ville, le savant a une espèce de vogue. La curiosité s'éveille autour de lui. S'il la mettait à profit pour augmenter, du moins, ses revenus réguliers ? En 1867, il obtient de la municipalité l'autorisation d'ouvrir, dans son laboratoire de Saint-Martial, des cours de sciences physiques et naturelles pour les jeunes filles. Le ministre Duruy l'encourage et le protège. Les cours ont un énorme succès. Les élèves affluent. Fabre a le don d'amuser, d'éveiller l'intérêt, d'animer tout ce qu'il enseigne. Mais il a aussi le don d'exaspérer la routine et d'exciter la jalousie. Ce doux rêveur ne se connaît pas d'ennemis. Il en a pourtant. Rappelez-vous la croisade des chapeaux

hauts de forme et des redingotes, le sourire pincé du général et du préfet. Son enseignement n'était pas officiel, le professeur n'était pas agrégé ! Son enseignement n'était pas sans danger ; la rose et l'abeille ont des secrets que doivent ignorer les fillettes ! La routine et la jalousie l'emportent. Les cours sont supprimés ; on enlève à Fabre la direction du musée Requier, et même au lycée sa situation est compromise.

Cette fois encore, il ne perd pas courage. Mais il lâche pied, recule dignement, pour transporter la lutte ailleurs.

Ce qui a mis le comble à la mesure et fait déborder le vase, c'est une tracasserie mesquine, un infime détail de vie domestique. Les propriétaires de Fabre, vieilles filles à l'esprit étroit, à l'humeur acariâtre, lui ont brutalement donné congé, mettant ainsi sur le pavé une famille nombreuse et pauvre. Fabre donne sa démission de professeur ; il transportera ses pénates ailleurs.

Mais où, et comment ? La guerre de 1870, qui vient d'éclater, rend encore les temps plus difficiles. Avec quel argent assurer les frais d'un déménagement, d'une installation nouvelle, et faire face aux premières dépenses urgentes du ménage ? Après Darwin, après Pasteur, après Duruy, voici, dans cette triste vie orageuse, que passe encore l'amitié d'un grand nom et d'une grande âme. Le philosophe anglais Stuart Mill, après un deuil cruel, s'est fixé pour quelque temps à Avignon, dans la ville où il a perdu brusquement la compagne aimée

de son intelligence et de sa vie. Il erre dans cette admirable campagne de Vaucluse, où tout lui rappelle l'être adoré. Un jour, il y a rencontré Fabre ; une affection rapide et profonde s'est nouée entre ces deux grands cœurs. Stuart Mill est riche ; son génie a connu les fortunés loisirs qui manqueront toujours à celui du savant. Pendant la guerre de 1870, Stuart Mill, rentré en Angleterre, où il est membre de la Chambre des Communes, entend l'appel aussi fier que discret que lui adresse son ami de Provence. Bien vite, il prête, non, il donne, sans garantie, sans engagement, trois mille francs.

Fabre est sauvé. En 1871, il quitte Avignon pour Orange. C'était encore son cher Vaucluse et il ne sortait pas du royaume des insectes dont il était le magicien. A quelques lieues d'Avignon, il retrouve la même campagne, les mêmes cultures, la même flore.

Stuart Mill a paré au plus pressé. Mais il faut continuer à faire bouillir la marmite. Les mémoires de l'Institut ne nourrissent pas leur homme, la garance a trahi le chimiste, les cours et les leçons donnent un salaire disproportionné avec le temps et l'effort perdus. Restent la plume et le livre. Fabre écrira ; il mettra au service d'un grand éditeur qui sut le comprendre, d'un immense public inconnu d'enfants et d'adolescents, cette rare faculté d'enseigner, de faire connaître, qui est une part de son génie. Il a essayé déjà. En 1868, avant de quitter Avignon, il a commencé la série de ces petits livres de vulgarisation scientifique qu'il continuera pendant

douze ans et qui feront les délices de tant de petits Français. Un éditeur parisien, Charles Delagrave, a été frappé par la clarté, l'ingéniosité, le charme de ces livres, qui ont l'agrément d'une causerie avec la sûreté et la profondeur d'une leçon méthodique. Il leur assure une diffusion considérable. Éditeur et auteur gagnent beaucoup d'argent. Sûr du lendemain, Fabre peut se remettre à ses grands travaux personnels de science pure. La science pure est désintéressée, elle donne plus de gloire que de profit ; la vulgarisation ne l'est pas, elle fait joliment bien bouillir la marmite.

Ce que sont ces petits livres, antérieurs aux *Souvenirs entomologiques* de bien des années et qui ont couru la France par milliers d'exemplaires, il faut avoir été enfant entre 1880 et 1890 pour le savoir. Quel collégien de ce temps lointain ne se rappelle encore avec délices les *Récits de l'oncle Paul à ses neveux* ou l'*Histoire de la bûche* ou le *Livre des champs*? Quelle petite fille n'a aimé l'enseignement ménager, grâce aux causeries de la *Tante Aurore*? Quel écolier rebelle aux difficultés revêches des mathématiques ou des sciences physiques n'a pris plaisir à ces leçons familières sur l'astronomie et la mécanique, sur la chimie, sur la botanique, sur l'industrie, sur les inventions? Quant au succès de ces trois beaux livres : les *Ravageurs (Insectes nuisibles)*, les *Auxiliaires (Animaux utiles)*, les *Serviteurs (Animaux domestiques)*, il est toujours vivant, toujours d'actualité. Par eux, la ferme et les champs, le verger

et la basse-cœur, la forêt et la rivière ont des amis jusque parmi les citadins les plus endurcis.

Ils sont si captivants les récits, les démonstrations, les expériences de l'oncle Paul et de la tante Aurore ! Là, comme Fabre l'avait toujours souhaité, la science daigne se faire aimable avec les petits. Depuis la goutte d'eau jusqu'aux millions d'étoiles qui scintillent dans le ciel glacé des nuits d'hiver, du brin d'herbe au volcan, du morceau de charbon au diamant, que de beaux contes qui sont en même temps de grandes et d'utiles vérités ! Il montre aux petits yeux curieux le flocon de neige, étoile à six rayons, gravée dans un limpide cristal par le ciseau des fées, la sève qui fermente dans la tige, la plante parasite qui assassine l'arbre robuste, le charançon qui dévaste le grenier du cultivateur, le nid du scarabée, le tissage de l'araignée, les mœurs du hérisson, du corbeau, du lézard et de la couleuvre. C'est toujours aux jeunes que Fabre a songé, c'est toujours pour les jeunes qu'il a écrit, c'est pour eux qu'il a commencé ses *Souvenirs entomologiques* qui dépassent de bien loin ses livres de vulgarisation et qui sont le monument de toute une vie.

Ces *Souvenirs entomologiques*, il a entrepris de les rédiger en 1878, pendant qu'il était encore à Orange, qu'il va bientôt quitter pour sa dernière étape, pour l'*harmas* de Sérignan. Ils sont faits des plus anciennes observations que lui ait inspirées l'insecte, avant tous, le scarabée et le cerceris de Dufour. Car, peu à peu,

l'insecte va absorber toutes les préoccupations scientifiques de Fabre. C'est une erreur trop répandue qu'il ait été l'historien exclusif des insectes, de leurs mœurs, de leurs instincts. Non seulement nous l'avons vu botaniste convaincu, mais toutes les sciences de la nature ont intéressé son esprit, toutes les espèces animales ont sollicité sa curiosité. Une grande partie de ses études et de ses œuvres démentent cette accusation de parti pris. Et pourtant... Fabre a connu toute la nature ; il a aimé l'insecte. Celui qu'on nomme l'« Homère des insectes », parce qu'il a chanté l'épopée de ces infiniment petits, avec quelle tendresse il parle de son peuple minuscule ! Comme saint François d'Assise prêchait aux oiseaux, Fabre, penché sur la vie infime, parle aux insectes : « Beaux Sphex éclos sous mes yeux... vous dont j'ai suivi pas à pas les transformations... vous qui m'avez appris tant de choses... envollez-vous sans crainte de mes tubes, de mes boîtes, de mes flacons, par ce chaud soleil aimé des cigales... ; allez en paix, creusez vos terriers et faites race afin de procurer un jour à d'autres ce que vous m'avez valu à moi-même, les rares instants de bonheur de ma vie. »

C'est que, autour des *Souvenirs*, autour des observations et des recherches, la vie continuait, souvent dure, souvent triste, pour le pauvre chercheur.

En 1878, précisément l'année où il commence les *Souvenirs*, il perd son fils Jules, son préféré, un enfant de quinze ans, d'une grande intelligence, d'une rare

douceur, en qui il croyait se voir revivre. Pieusement, pour éterniser la mémoire de cet enfant, il donne son nom à trois nouvelles espèces d'hyménoptères, qu'il a découvertes et qu'il lui dédie.

Les charges s'accroissent sur lui. Il est chef de famille, non seulement à son propre foyer, mais auprès de ses parents, de son père toujours besogneux, de son frère Frédéric, instituteur dans la région, et dont il dirige de loin les études et la vie, dans une correspondance pleine d'affectueuses gronderies et de beaux conseils. Malgré ses innombrables travaux, malgré tant de livres écrits, pour instruire les enfants qu'il ne connaîtra jamais, il veut se faire l'éducateur de ses fils et de ses filles. Pour prix de ses soins, il trouvera un jour en eux des collaborateurs, et sa fille Antonia met déjà à son service sa petite expérience de maîtresse de maison, pour ses livres d'enseignement ménager. Car bientôt la mère manquera à ce foyer et Fabre perdra sa première femme, la compagne de sa dure jeunesse, l'associée des années difficiles. Lui-même, au lendemain de son deuil, abattu par la douleur, épuisé par le surmenage, tomba gravement malade; une pneumonie faillit l'emporter. Il se releva pourtant; mais il avait pris en haine cette riante ville d'Orange où il avait subi tant d'injustes épreuves. Un prétexte futile lui servit à changer encore une fois de gîte. Son propriétaire ayant fait élaguer, sans le consulter, de superbes platanes qui ombrageaient sa maison, l'ami

des bêtes ne put supporter cette mutilation qui privait ses compagnons les oiseaux et les cigales de leur refuge préféré. Cette fois, ce fut lui qui donna congé au propriétaire, et sans regret, il quitta la ville où il avait tant souffert. En juillet 1880, il s'installa à Sérignan, mais cette fois chez lui : la tente du nomade est devenue une solide maison entourée d'un vaste jardin. Fabre est parvenu au port ; désormais, il ne voyagera plus qu'en rêve.

Mais quels rêves ! quelles envolées d'imagination ! C'est toute l'épopée des insectes qu'il va construire, rassemblant, comme les rhapsodes des poèmes homériques, les matériaux de vingt-cinq ans d'observation et de travail, les complétant, les corrigeant par d'incessantes recherches.

L'insecte suffira désormais à occuper toute sa vie ; il est, à lui seul, tout un univers, il lui fait voir un monde qui semble appartenir à une autre planète ; cet infiniment petit lui sert à expliquer l'infiniment grand, cet être livré à l'instinct lui découvre une intelligence étrangère à la nôtre ; il se livre à lui tel qu'il est, avec franchise, et Fabre entre avec lui dans le drame de sa vie obscure : la lutte du grillon contre la guêpe, de la fourmi contre l'obstacle d'un brin de paille, de l'araignée contre sa proie. Les autres animaux nous ressemblent trop, ils sont trop près de nous, et l'on dirait qu'ils se sont formés à notre image : ils ont nos allures, nos gestes, nos passions, nos ridicules. Tout nous sépare des in-

sectes, et d'abord leur taille infime. Ils ont des sens et des facultés qui ne sont qu'à eux et que nous ne comprenons qu'avec un immense effort, si nous les comprenons. Mais l'effort en vaut la peine. « A quoi bon, se demandait un jour Fabre ironiquement, à quoi bon cette histoire, à quoi bon ces minutieuses recherches? Cela, je le sais bien, n'amènera pas un rabais sur le poivre, un renchérissement sur les barils de choux pourris et autres graves événements de ce genre, qui font équiper des flottes et mettent en présence des gens résolus à s'exterminer. L'insecte n'aspire pas à tant de gloire. Il se borne à nous montrer la vie dans l'inépuisable variété de ses manifestations; il nous aide à déchiffrer un peu le livre le plus obscur de tous, le livre de nous-mêmes. »

Ce livre, c'est à l'*harmas* de Sérignan, lieu aussi célèbre aujourd'hui que l'Institut Pasteur ou l'Observatoire de Paris, que Fabre en poursuivra la lecture, épelant lettre à lettre, comme un enfant, le texte divin qu'on ne déchiffre jamais jusqu'au bout.

III

DANS LE MONDE MERVEILLEUX DES INSECTES (1880-1890)

J.-H. Fabre, en 1880, n'est pas précisément un capitaliste. Mais il a gagné, par son travail, une petite fortune. A la librairie Delagrave, à Paris, il a un compte qui s'arrondit tous les ans ; les droits d'auteur de ses nombreux livres de vulgarisation lui assurent un revenu régulier. Voilà enfin le pécule de l'esclave antique, dont il a parlé. Quel meilleur emploi pourrait-il en faire que de s'affranchir, d'acheter sa liberté, comme l'esclave ?

De tout temps, à travers ses rêves, il avait caressé le projet d'avoir à lui un coin de terre pour en faire un terrain d'études, un laboratoire d'entomologie vivante. Ce n'est pas l'insecte mort, desséché, *naturalisé* qu'il veut étudier, c'est l'insecte vivant, libre, *naturel*. Ce coin de terre, il finit par le découvrir, dans la solitude d'un petit village, et il l'acheta. C'était l'*harmas*.

A Sérignan, obscur village du Vaucluse, il acquit, pour une somme modeste, une maison délabrée, une

propriété abandonnée, « lande stérile, livrée à la seule végétation du chiendent, des chardons et des ronces, sorte de terrain maudit dont nul n'eût voulu pour y confier une pincée de graines de navet ». Mais ce terrain maudit était le royaume de l'insecte, qui avait envahi la maison et le jardin désertés depuis longtemps. Un affreux désert de cailloux, inculte, livré à la végétation du thym, c'est ce qu'on appelle dans le pays un *harmas*. Le sol est trop maigre pour mériter le travail de la charrue. Aidé par un paysan du village voisin, le bon Favier, un simple et un sage, qui devient son jardinier, son collaborateur, son ami, Fabre entreprend de défricher l'harmas, c'est-à-dire d'y tracer quelques planches pour le potager et de débarrasser les abords de la maison, envahis par les ronces et les herbes. Pour le reste, fleurs sauvages, buissons capricieux, pierres croulantes, tout demeure abandonné aux oiseaux, aux lézards, aux crapauds, aux mille espèces d'insectes. Fabre se garde bien de déloger ce petit monde qui est toute sa vie à lui. En juillet 1880, l'ermite entre dans son ermitage. Oh ! le riant ermitage, la plaisante solitude ! Il y a des rires d'enfants dans la maison pauvrement meublée, des chants d'oiseaux dans les vieux platanes, des fleurs devant les murs lézardés, et le crapaud, tous les soirs, joue de sa flûte de cristal au bord du bassin sans jet d'eau.

Sérignan, c'est toujours la campagne d'Orange. Fabre ne s'éloignait pas de ces terrains de chasse, qu'il

a si souvent battus, fouillés, et dont chaque recoin lui est familier. Du Rhône au mont Ventoux, entre Avignon, Carpentras, Orange et Sérignan, toute sa vie, toute son œuvre se lieut aux collines, aux landes, aux bois, paradis des animaux et des plantes.

Dans un chapitre de ses *Souvenirs entomologiques*, Fabre décrira longuement l'harma tel qu'il était quand il s'y est installé. Il racontera ses premiers travaux pour l'adapter à ses besoins. Il fallut planter des arbres, des chênes nains, du thym, de la lavande, pour attirer et fixer les hyménoptères qui viendront y butiner. En revanche, la nature faisait pousser toute seule le chien-dent, le chardon, les centaurees hérissées de piquants, des fleurs orangées qui ont la forme de candélabres, armés de dards, tout un tapis rose, jaune, mauve, éblouissant à voir, au printemps, et ces ronces qui tendent partout leurs fils barbelés, décorés de fruits bleuâtres. Rien que pour s'aventurer dans le jardin, les jours de chasse ou d'observation, il faut chausser des bottes montant à mi-jambes, pour protéger les mollets contre des piqûres aussi redoutables que celles du scorpion.

« Tel est, conclut le naturaliste, le délicieux Eden où je compte vivre désormais en tête à tête avec l'insecte. Quarante ans de lutte à outrance me l'ont valu. » Mais cet Eden est bien le paradis des insectes : les hyménoptères, attirés de dix lieues à la ronde, y pululent autour des chardons. Les anthidies, les chalicodomes, les osmies, les bembex, les ammophiles, les

pompiles, les lycoses, les sphex, — araignées, coléoptères, guêpes, chenilles, — sont si nombreux, si variés, qu'une vie d'homme ne suffirait pas à les dénombrer. Un savant entomologiste de Bordeaux, à qui Fabre communiquait ses trouvailles, s'en étonna : comment fait le magicien de Sérignan pour attirer chez lui tant de raretés, tant de nouveautés? Son secret, c'est la solitude de l'harma, les fourrés impénétrables du jardin, la patience surhumaine de l'observateur.

Nous verrons bientôt à l'œuvre quelques-uns de ces petits êtres dont Fabre a interrogé le mystère et dramatisé la vie. En attendant, regardons-le lui-même, apprenons à travailler avec lui.

L'entomologiste ne pouvait pas toujours surprendre l'insecte en liberté, l'observer longuement dans son gîte naturel. Pour le mieux connaître, il faut l'avoir à soi ; il faut un laboratoire pour les expériences, il faut un logis pour la bête captive. Voici son atelier : une immense salle fraîche et silencieuse, au rez-de-chaussée ; deux grandes fenêtres ouvertes au midi sur le jardin laissent en tout temps la liberté aux insectes d'entrer et de sortir ; au milieu, une longue table encombrée de flacons, de boîtes, de cloches en toile métallique, de pots de fleurs, de bocaux et d'assiettes ; Fabre tournera si souvent autour de cette table, pendant trente-cinq ans d'observation obstinée, que ses pas ont marqué un sillon dans le dallage usé ; il se penche sur ses boîtes et sur ses cloches pour épier la vie qui naît dans une

larve ; il surveille dans un pot à confiture fermé d'un morceau de vitre brisé, les ébats, les travaux ou les luttes de minuscules acteurs. Derrière lui, le long des murs, dans de grandes vitrines de bois blanc sont rangées ses collections : les coquillages rapportés de Corse, les plantes de l'herbier, les albums d'aquarelles où sont peints les champignons, les insectes morts après avoir livré le secret de leur brève existence, les monnaies et les débris de poteries antiques. Tout un musée ; et c'est vraiment, aujourd'hui que Fabre n'est plus, un musée d'une incomparable valeur. N'oublions pas, dans un coin du laboratoire, la fameuse petite table, ce bureau de noyer, qui remonte à l'enfance du savant, et sur lequel il écrira toute son œuvre.

Et la bibliothèque ? dira-t-on. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici des rayons chargés de gros livres aux massives ou précieuses reliures. Fabre ne lit guère, il l'avoue lui-même ; la nature est son seul maître ; il n'a près de lui, empilés sur deux planches, que quelques douzaines de vieux bouquins dépareillés. Mais il a, pourtant, compagnons inséparables de sa vieillesse, son cher Virgile, et son cher La Fontaine, Rabelais, La Bruyère, Béranger, Michelet.

Aussi bien, n'est-ce pas à son bureau, dans le laboratoire, mais en campagne, en chasse, qu'il faut le surprendre, pour le voir travailler. Son premier champ d'observation, c'est un carré de cailloux, enclos de quatre murs ; il fait et refait cent fois le périple de l'enclos

par petites étapes ; il stationne chez l'un, chez l'autre, patiemment il interroge, et de loin en loin, il obtient quelque lambeau de réponse. Tout lui est familier dans cet étroit domaine. Il connaît chaque pierre, chaque touffe d'herbe ; il sait où perche telle chenille, où chante tel grillon, où chasse telle guêpe. Voyageur intrépide, il plonge au creux des fourrés, franchit l'obstacle des ronces, double le cap des haies. Un jour, il s'est comparé lui-même, dans sa chasse aux idées et aux faits, à l'araignée qui tend sa toile et qui guette sa proie.

Son attirail d'observateur est digne de la modestie de ses goûts : un carnet pour les notes, une loupe, un filet, de petites boîtes à sciure de bois imprégnée d'un anesthésique ; c'est tout. Mais nous oublions l'essentiel : des doigts agiles et des yeux perçants.

Parfois, il s'arrête ; c'est qu'il est sur la bonne piste. Il s'immobilise, il se tapit, il guette. Couché sur la terre brûlante, la tête à l'ombre de l'entrée d'un terrier ou abritée par un grand parapluie, il tend le cou. Pendant des heures, parfois jusqu'à la nuit, il regarde, retenant son souffle.

Mais le procédé de l'observation et la posture de l'observateur varient selon l'insecte, le lieu, la saison. Un jour d'hiver, c'est une bûche de bois, prélevée sur la provision de chauffage, ouverte par la cognée, et qui révèle ses galeries artistiquement creusées par les buprestes. Un autre jour, — mais doit-on parler de

jours, pour une observation qui dura des années? — c'est l'ammophile solitaire et farouche qu'il faut épier quand elle chasse, et à qui le savant veut disputer sa capture. Une autre fois, il réquisitionne les souricières des voisins, pour le besoin de ses expériences ; il fouille lui-même un réduit infect, où la charité municipale donne l'hospitalité d'un jour aux vagabonds, et découvre dans la paille pleine de vermine la souris dont il a si grande envie ; ou bien il fait un pacte avec le jardinier qui, pour sa chasse aux nécrophores, l'approvisionne en cadavres de taupes, avec l'arrière-pensée qu'il veut se faire un gilet pour l'hiver en peau de taupe. Et puis, ce sont les déceptions inévitables : pendant des semaines, Fabre chercha vainement, sans le découvrir, le charançon, proie du cerceris, que l'insecte, lui, trouvait au même moment par centaines, dans les mêmes parages. Il fit d'innombrables et souvent décourageantes stations dans l'allée des lilas, au jardin, pour étudier le mécanisme du filet de chasse que l'araignée tend à ses victimes. Il risqua cent fois l'insolation, pour observer sous les pierres plates exposées au cruel soleil de midi, les scorpions et les scolopendres, ou pour épier le bembex sur le sable brûlant du bois des Issarts. Il méprisa les piqûres cuisantes pour donner l'assaut à un essaim d'hyménoptères en plein travail.

Ce qui ne varie pas, par exemple, c'est l'émotion de la découverte, l'ivresse de la vérité enfin forcée à se rendre. Il s'est peint lui-même à l'heure où il semblait

sortir d'un combat, le cœur battant, le visage en sueur, les mains tremblantes, ayant oublié tout ce qui n'était pas l'objet de son étude. Et il s'écrie, songeant aux bienfaisantes privations, aux heureuses souffrances qu'il s'est imposées pour vaincre : « Sainte Vérité, quelle n'est pas ta puissance sur nous ! »

Cette vie de Fabre à l'harmas de Sérignan, elle est vraiment une tout autre face de sa vie. Jusque-là, jusqu'en 1880, il n'a fait que réunir des matériaux en vue de l'œuvre future. A partir de cette date, il la réalise. Pendant trente ans, à raison d'un volume tous les trois ans, il écrira et publiera l'immense répertoire des *Souvenirs entomologiques*.

Quelquefois, cependant, mais rarement, ses investigations dans le monde des insectes ont dépassé le cadre étroit de son harmas ou des environs de Sérignan. Il lui est arrivé, — fortune inespérée ! — de trouver un collaborateur imprévu dans un frère des Écoles chrétiennes, le frère Judulien, qui vit à Buenos-Aires. Des milliers de lieues séparent ce disciple appliqué autant que modeste, du maître qu'il sert ; sur les indications de Fabre, il cherche, il trouve, il observe, il envoie à Sérignan ses notes et ses trouvailles. Grâce à lui, Fabre a des yeux jusque dans la République Argentine, et il y découvre des insectes inconnus qu'il compare aux siens.

Nous avons montré le savant à l'œuvre, nous avons expliqué sa méthode. Il nous reste à raconter quelques-

unes de ses découvertes les plus merveilleuses. Toutes, elles se rapportent à l'instinct, cette intelligence propre aux bêtes et entièrement différente de l'intelligence humaine ; toutes, comme l'histoire du cerceris, elles se présentent sous la forme de contes féeriques, mais dont la féerie est une réalité qui confond l'esprit des hommes.

Parmi tant de bêtes que Fabre a étudiées, celles qui ont le plus retenu son attention, ce sont les insectes qui travaillent, du moins qui travaillent d'une besogne ou d'un métier compréhensibles aux hommes, comparables aux occupations, aux professions humaines : ainsi l'araignée qui tisse une toile, l'abeille qui maçonne un nid, le scarabée qui roule sa boule d'ordure, le nécrophore qui ensevelit un cadavre, le charançon qui roule une feuille et la coud, le minotaure qui creuse une galerie, le capricorne qui perfore le bois.

Tout le monde a pu voir le scarabée sacré, dans un sentier où les bestiaux ont laissé des traces de leur passage, façonner en la pétrissant une grosse boule de bouse ; dans cette boule, l'insecte réserve une loge où il pond ses œufs ; la larve naissante trouve ainsi à la fois le gîte et la nourriture, car elle vit du fumier que la mère prévoyante a pétri en motte. Mais Fabre a acquis une sorte d'instinct particulier qui lui permet de percevoir à jour la manœuvre de l'insecte, de saisir à raison d'être de ses moindres actes. Pour nous, la pilule

d'un scarabée, ce n'est qu'une boule d'ordure. Pour lui, il comprend la raison d'être de cette sphère presque parfaite, qui, offrant une surface moindre, rend l'évaporation plus lente et conserve fraîches, pour les larves, les provisions amassées ; il sait voir que l'œuf, dans sa logette, est placé de façon à être aéré, à respirer, à se trouver en contact avec la chaleur extérieure qui le fera éclore.

Le bembex, guêpe solitaire, creuse son nid au flanc d'un talus de sable. Quel flair assez subtil, quelle vue assez perçante saurait découvrir ce trou minuscule, presque invisible ? Fabre parvient à le repérer, non sans de longs efforts. Son instinct génial d'observateur s'incline, cependant, et s'humilie devant celui de la bête. Le bembex qui apporte chaque jour à ses larves une mouche fraîche, avant de repartir en chasse, ne manque pas de faire ébouler le sable devant l'entrée du trou où sont enfermées la larve et la mouche, si bien que toute trace du nid disparaît en une seconde, et qu'il est absolument impossible d'en reconnaître l'emplacement. Pourtant, l'insecte, au retour de la chasse, s'abattra exactement à la même place, sans une hésitation, sans un tâtonnement, et tout de suite se mettra à creuser sous lui pour rouvrir le nid.

Les vers de la mouche bleue qui pullulent sur la viande, ont l'art de liquéfier la côtelette ou le beefsteak pour mieux s'en abreuver. Ce n'est déjà pas si mal. Mais qu'est cette cuisine élémentaire auprès des ruses

que déploient les larves de l'osmie, pour avoir une nourriture à leur choix? L'osmie est une abeille sauvage qui creuse le nid de ses enfants dans la moelle de la ronce. Comme le cerceris, elle leur sert en pâture des proies savamment paralysées. Mais la science de l'enfant dépasse encore celle de la mère : pour conserver à sa victime un reste de vie jusqu'à la fin, pour qu'elle reste fraîche et savoureuse, la larve sait consommer l'insecte sans défense dans un ordre judicieux, rongant d'abord les tissus les moins importants et terminant son festin par les organes les plus nécessaires, opération admirable, sauf pour la victime, dont l'agonie peut durer ainsi quinze jours.

Le minotaure, un bousier, comme le scarabée, travaille au fond d'un obscur terrier, avec sa femelle. Le couple fidèle, dévoré d'amour pour sa progéniture, offre un exemple magnifique de dévouement paternel, de sacrifice, d'oubli de soi-même. Dans le terrier, la mère, ménagère active et prudente, creuse, nettoie, pond ses œufs, range les provisions, soigne ses petits. Le père, ouvrier infatigable, gagne le pain de la famille : cent fois, pour épargner toute fatigue à sa compagne, il escalade seul l'interminable galerie, toute raide, presque verticale, qui fait communiquer le terrier avec la surface du sol ; il va au marché, il charrie les provisions péniblement, il revient fidèle au gîte. Et puis, quand il a assuré l'avenir des siens, épuisé de fatigue et se sentant à bout de forces, il sort une dernière fois

du trou et va mourir au loin pour ne pas souiller la demeure d'un cadavre. La conduite de la femelle n'est pas moins belle : elle vivra toute sa vie de mère au fond du trou obscur, loin du soleil, de l'air printanier, des compagnes aimables, des tentations du dehors ; elle n'en sort que lorsque les petits peuvent la suivre, et tandis que ceux-ci se dispersent à leur guise, ayant achevé sa tâche, elle périt à son tour.

L'observation des insectes paralyseurs réserve bien d'autres merveilleuses découvertes que celles que nous avons déjà contées. Certaines chenilles qui servent de proie, celles de l'*eumène* par exemple, sont incomplètement paralysées ; elles restent redoutables pour la larve qui doit les manger ; en se défendant, elles risquent d'anéantir leur ennemie ; aussi, dans ce cas, l'œuf ne se trouve-t-il pas placé sur la chenille même, mais suspendu au dôme du nid, par un filament en forme de fourreau, dans lequel la larve trouvera un refuge contre les attaques de sa victime dévorée avec une sage lenteur. De même, si une guêpe a fixé son dévolu sur une sorte d'araignée, l'*épeire fasciée*, dont les crochets sont très venimeux, avant de la paralyser, elle a soin de plonger d'abord son dard, avec une effrayante précision, dans la bouche de la victime. Fabre connaît si bien cette science nuancée des divers insectes paralyseurs, qu'il a pu conserver jusqu'à neuf mois des chenilles paralysées et en élever d'autres au biberon.

Un charançon, qui vit sur les peupliers, le *rhynchite*, splendide insecte habillé d'une armure cuivrée aux reflets d'or et d'indigo, pond ses œufs dans une feuille qu'il roule lui-même. Poussé par l'instinct, il fera son travail jusque sur la table de Fabre, sous la loupe du savant. La feuille est une feuille de peuplier, tendre, dentelée, enduite d'un liquide visqueux. Avec ses pattes armées de griffes, son bec pourvu de fines cisailles, l'insecte découpe, tranche, assouplit, enroule ; en vingt-quatre heures, il aura fait deux rouleaux, et pendant ces vingt-quatre heures, Fabre n'aura pas cessé de suivre son travail ; à l'intérieur des rouleaux, qu'il déplie soigneusement, défaisant en quelques secondes le travail d'une journée, quatre ou cinq œufs ont été déposés ; les larves auront leur gîte et leur pâture.

Un être vivant, qui n'est guère qu'un point gélatineux, une ombre d'être, le *leucospis*, parasite des abeilles maçonnes, s'introduit furtivement dans un nid fraîchement construit. Armé de la loupe, Fabre voit cette forme sans nom s'agiter pendant plusieurs jours, visiter le nid dans tous les sens, errer dans l'obscurité, à la poursuite d'un but mystérieux. Cet intrus sait que, dans le nid de l'abeille, la mère n'a déposé de nourriture que pour une seule larve ; il cherche, il s'informe s'il est bien seul, s'il ne risque pas de mourir de faim. Fabre le sait aussi, comprend le manège du leucospis et partage ses inquiétudes.

Certaines chenilles, dites *urticantes*, les procession-

naires du pin, possèdent un virus spécial qui leur sert pour l'attaque et pour la défense. Fabre, avide de connaître les propriétés de ce virus, n'hésite pas à en faire l'essai sur lui-même. Cinq ou six chenilles piquées de la pointe d'une aiguille, lui fournissent quelques gouttes de sang ; il en imbibe un petit carré de papier buvard qu'il s'applique sur l'avant-bras avec un bandage imperméable. A une heure avancée de la nuit, la douleur le réveille ; mais cette douleur est une jouissance intellectuelle, parce qu'elle confirme ses prévisions. Sa peau est brûlée, la chair attaquée, il a un ulcère qu'il faut panser. Quel bonheur ! Il sait maintenant pourquoi une misérable chenille nous fait gratter, pourquoi elle est urticante. Rien de plus, et cela lui suffit. *Cela, c'est la vérité.*

Un jour, dans le laboratoire, le savant rassemble ses enfants pour leur montrer, prisonnier sous une cloche, un papillon qui laisse tomber une grosse goutte rouge sur une feuille de papier blanc. « Retenez bien ce que vous venez de voir, petits ; et si jamais on vous parle de pluies de sang, gardez-vous d'une folle crainte. Un gracieux papillon est la cause des taches sanguinolentes qui parfois ont semé la terreur dans les campagnes. Aussitôt né, il rejette en une bouillie rouge les débris de son vieux corps de chenille, corps refondu et renaissant sous une forme glorieuse. Tout le secret est là. » Cette fois, l'entomologie a ruiné une superstition vieille comme l'humanité.

Les nécrophores sont les ouvriers de la voirie, les cantonniers des prairies et des bois. Ils nettoient, assainissent le sol, ensevelissent les cadavres de petits animaux, taupes, mulots, crapauds, qui pourrissent en plein air. Pour enfouir les corps, ils creusent le sol sous le cadavre, ou le transportent à distance sur un terrain plus facile à creuser, ou coupent les liens qui le retiennent à un buisson, à une racine. Fabre les a forcés à travailler devant lui, enfermés sous une cloche métallique. Il a vu les nécrophores à l'œuvre, il leur a donné de la besogne, il a exprès compliqué leur tâche ; il a prouvé qu'ils ne creusent leur fosse à l'emplacement du cadavre qu'à condition de sentir sur leur dos le contact velu du corps. Par conséquent, si le corps est suspendu au-dessus du sol, ils grimpent le long de l'obstacle, et secouent, ébranlent le cadavre dans tous les sens, jusqu'à ce qu'ils l'aient débarrassé de ses entraves et fait glisser à terre.

Fabre connaît toutes les ruses, toutes les manies de ces infiniment petits. Il sait pourquoi certain puceron dépose ses œufs sur les pattes de devant et sur le poitrail du cheval ; ce sont les parties que le cheval peut atteindre avec sa langue ; en se léchant, il avalera les œufs qui iront éclore au fond de l'estomac. Il a surpris un jour une ammophile dans une étrange posture : l'insecte s'est endormi, par une brûlante après-midi d'août, sur une bordure de lavande ; entre ses mandibules, il tient fermement la tige de lavande, mais le corps de l'ammophile, projeté en l'air, rigide, les pattes

repliées, fait un angle droit avec la tige, à laquelle il adhère par l'unique appui des mandibules. Singulière attitude pour dormir, balancé au moindre souffle, comme un marin dans son hamac. Fabre a vu aussi la lutte dramatique de la sauterelle contre la cigale, l'une poursuivant l'autre au vol, comme l'épervier poursuit l'alouette ; un matin qu'il rêve sous son platane, il a entendu d'aigres grincements sur le sol à ses pieds ; un paquet grouillant vient de tomber de l'arbre ; c'est une sauterelle vidant le ventre d'une cigale qui bruit et gesticule. L'observateur a tôt fait de reconstituer le drame : l'attaque a eu lieu dans l'arbre, pendant le repos de la cigale, de grand matin ; mangée vivante, l'infortunée s'est débattue, et, tombant, a entraîné avec elle son bourreau qui lui fouille les entrailles, sans lâcher prise, la dévorant par petites bouchées.

C'est là un spectacle assez humain, hélas ! Mais que dire de cette effarante aventure, la larve du capricorne, qui mange son chemin ? Expliquons-nous plus clairement : cette larve, dit Fabre, n'est guère qu'un bout d'intestin qui chemine ; enfermée dans un tronc d'arbre où elle doit passer trois ans avant de voir la lumière, elle creuse lentement sa galerie, et tout en avançant, comme il faut bien se nourrir et qu'elle n'a pas d'autre pâture, la sciure du bois rongé lui sert d'aliment. Double profit : elle déblaye sa route, pour aller plus loin, et entretient sa chétive existence. Jamais la métaphore : « Dévorer l'obstacle » n'a été aussi vraie.

La grande erreur, celle contre laquelle Fabre réagit de toutes ses forces, c'est d'interpréter ces scènes de la vie animale avec nos idées et notre langage d'hommes, c'est d'assimiler les mœurs et la conduite des insectes à notre caractère et à notre morale. Pourtant, il faut bien traduire avec des mots ces spectacles, qui semblent l'ouvrage des fées, si l'on veut se reconnaître un peu dans ce monde si loin du nôtre. Ainsi, quand nous voyons la guêpe entourer son nid d'enveloppes superposées, qui enferment entre elles des couches d'air et qui conservent la chaleur nécessaire aux tendres œufs, nous nous défendons de dire que l'insecte connaît les propriétés de l'air. Quand nous constatons que l'araignée enroule la soie de sa toile suivant une courbe que les géomètres appellent la spirale logarithmique, nous nous refusons à lui prêter nos calculs et notre science ; et nous ne célébrerons pas l'intelligence supérieure de la larve du sirex, qui, enfermée dans le tronc d'un peuplier, en sort par ses propres moyens, atteignant dans le minimum de longueur et avec le minimum de travail la surface extérieure. Nous constatons et nous admirons, sans comprendre. Ces petits êtres, qu'on a appelés « les enfants prodiges de la géométrie », sont les plus propres à nous faire respecter, sans chercher à la débrouiller, l'insondable énigme de l'instinct. Voilà un atome vivant, emprisonné étroitement juste au centre d'un énorme tronc d'arbre. Il n'a aucun espace pour se mouvoir ; il est logé verticalement, la tête en

haut. Comment fera-t-il pour atteindre l'écorce de l'arbre, l'air, le soleil? Tout d'abord, il doit se redresser, prendre la position horizontale, pour trouver la route la plus courte. Il se met à ronger, juste du côté de l'espace extérieur, il creuse un canal d'un centimètre, puis un autre, toujours devant lui, et par une série de petites lignes droites, qui forment une vaste ligne brisée circulaire, il conquiert la liberté.

Souvent, nos explications, loin de débrouiller le mystère, l'épaississent ou tombent à faux. Fabre nous fait connaître la *volucelle*, qui ressemble à la guêpe, si parfaitement que nos yeux d'hommes y sont trompés. Nous supposons tout de suite que cette ressemblance permettra au parasite de s'introduire impunément dans le nid de la guêpe, d'y prendre sa place, d'y frustrer ses œufs en saccageant les provisions. Point du tout : la volucelle n'est pas une intruse, mais une auxiliaire bienveillante, qui soigne, débarbouille et nettoie les petits de la guêpe, en débarrassant le nid des pourritures. Autre aventure avec le *sitaris* : lui est bien un parasite, un infime puceron, qui vit aux dépens de la guêpe *anthophore*, il dévore le miel entassé par son hôtesse involontaire ; encore faut-il qu'il trouve le moyen de pénétrer dans le nid. Pour cela, la femelle du *sitaris* pond ses œufs à l'entrée du trou de l'anthophore et quand la guêpe pénètre au logis pour pondre, elle emporte avec elle, sans s'en douter, la larve minuscule qui s'est accrochée à ses poils et qui se blottira bientôt

sur l'œuf. Elle a elle-même introduit l'ennemi dans la place ; dans quelques jours, l'œuf sera éventré et la larve du *sitaris* flottera sur la provision de miel dont elle se gorge.

L'élégante abeille *maçonne*, toute vêtue de velours noir, est ainsi nommée parce qu'elle construit, comme l'hirondelle, son petit nid de boue contre les murs ; elle a une bien amusante façon d'approvisionner sa maison. Elle apporte des champs, pour ses petits, du nectar dans son jabot, du pollen sous son ventre ; observons-la, et nous lui verrons faire, toujours dans le même ordre, deux gestes immuables : d'abord plonger la tête dans son nid pour dégorger son jabot, puis se retourner, rentrer chez elle à reculons, et faire tomber avec ses pattes le pollen de son ventre. Bientôt le nid sera plein de miel et les œufs auront leur pitance.

L'araignée n'est pas une voisine commode ; son logis est muni d'une porte, d'une vraie porte, qu'elle entr'ouvre d'un coup de griffe et qu'elle ferme soigneusement au verrou derrière elle en rapprochant les deux battants avec un peu de soie. Quand elle chasse, elle s'embusque dans sa cabane de verdure : un frelon, une libellule imprudente heurtent-ils de l'aile la toile gluante ; ils se débattront en vain : l'araignée s'élance, par rapides brassées, jette sur sa proie un linceul de soie, la ligote solidement, l'emmailote, et, quand plus rien ne remue sous le suaire, la transperce de ses crocs venimeux.

Il n'est point jusqu'au féerique ver luisant, aimé des poètes, qui n'ait ses ruses et ses cruautés : il anesthésie l'escargot, en lui injectant un venin qui engourdit ; il immobilise sa proie avant de s'en repaître. L'harmonieuse cigale, tant aimée des Grecs, a des mœurs plus douces. Sa larve végète pendant plusieurs années dans les ténèbres avant de naître à la vie ; elle surgit un jour, souillée de boue, à la lumière, elle rejette sa triste dépouille, se revêt d'une jolie robe vert jade. Puis, ivre de joie, de chaleur, de lumière, elle chante. Mais son triomphe ne dure guère qu'un mois : larve, elle s'est longtemps trainée sous la terre, sans connaître la vie ; cigale, elle chante quelques semaines et meurt.

Le grillon familier, autre musicien, « se frise les antennes sur le seuil de son terrier, le ventre au frais et l'échine au soleil. » En mai, chaque motte de gazon renferme son joueur de violon. L'alouette huppée lui répond du haut des airs. Pour tous ces petits êtres, aux jours comptés, le soleil est la grande joie, la grande ivresse, la source de la vie. Il y en a même pour qui il est un véritable père nourricier : par exemple, la jeune *lycose*, sorte d'araignée, cramponnée au dos de sa mère ; par exemple, le scorpion, qui peut subsister plusieurs mois sans aucune nourriture, demandant à la chaleur solaire la nourriture, l'énergie, la vie.

Qu'il vienne à s'obscurcir, cet immense et généreux foyer de flamme et de lumière, quel désarroi parmi les tout petits ! Fabre a raconté le drame d'une éclipse de

soleil, observée dans son royaume d'insectes. Il est quatre heures de l'après-midi, l'air a brusquement fraîchi ; les coqs chantent, croyant au crépuscule, les chiens aboient, les hirondelles se cachent, les oiseaux se taisent ; dans l'harma désert, les insectes ont cessé de voler, les abeilles de butiner, les araignées de chasser.

A ce grand drame de la nature, le savant ajoute les drames infimes qu'il fait éclater dans ses cages et sous ses cloches, en suscitant aux insectes qu'il étudie des difficultés imprévues, en désorientant leur instinct, en leur proposant de nouvelles conditions de vie. Il s'amuse, — mais ce n'est pas uniquement pour s'amuser ! — à boucher l'entrée d'un nid, pour observer la déception de la guêpe, son embarras, les expédients qu'elle imaginera. Il enferme sous une couche de sable, dans l'obscurité, les insectes dont la vie est souterraine, et, quand ils sont en plein travail, à l'abri des regards indiscrets, il les découvre soudain ou projette sur eux un jet aveuglant de lumière. Il assiste en témoin au duel du pompile et de l'araignée, de la tarentule et du bourdon, mais en témoin partial, qui favorise l'un des deux adversaires, taquine ou contrarie l'autre, fait tourner les chances du combat. En offrant à certaines bêtes des matériaux différents de ceux dont elles ont l'habitude de se servir, il leur fait varier la forme de leur nid. Ainsi, une osmie adoptera successivement des tubes de verre ou de carton, des tiges creuses de roseau, changera en même temps ses procédés de construction.

Mais une semblable docilité est exceptionnelle. En général, le merveilleux instinct des insectes est invariable, et toute sa force vient précisément de son éternité. L'expérience ne lui apprend rien, ne le modifie pas : des guêpes, enfermées sous une cloche, ne savent pas gratter la terre, au pied de la cloche, pour essayer de sortir ; au contraire, celles qui rentrent, grattent du dehors, parce qu'elles ont l'habitude de le faire quand elles veulent rentrer au nid et qu'elles trouvent la porte obstruée par un éboulement accidentel ; prisonnières à leur tour, elles ne montrent pas plus d'initiative que leurs compagnes et subissent avec résignation leur captivité.

C'est que chaque être est armé et préparé par la nature pour une besogne, pour une vie particulière, et que l'instinct lui dicte, à l'heure voulue, les gestes nécessaires, mais ceux-là seulement : la mouche du rosier sait découper les feuilles à l'emporte-pièce sans outil spécial ; la lycose se sert de ses crochets à la fois pour fouiller la terre et éventrer ses victimes ; certains charançons percent les noyaux des fruits avec le même organe qui permet aux autres de rouler et de coudre la feuille du peuplier ; telle abeille feutre le coton et carde l'ouate des plantes laineuses, telle autre pétrit la résine et gâche un ciment de graviers. A côté de ces instruments, avec lesquels l'insecte accomplit sa monotone et invariable besogne, il a des sens que nous croyons comprendre et d'autres qui nous échappent.

Comme l'homme, il paraît sensible au plaisir et à la douleur ; mais en sommes-nous certains ? Le chant de la cigale, comme celui de l'oiseau, célèbre-t-il le plaisir de vivre, la joie du succès ou le triomphe dans le combat ? La satisfaction de manger l'emporte sur les plus grandes douleurs : une mante religieuse mâchonne le ventre d'une guêpe, pendant que celle-ci continue à déguster voluptueusement du miel. L'instinct du dévouement, dans la maternité, inspire à la cruelle araignée la tendre précaution de protéger ses œufs par le bouclier de son corps. L'esprit de conquête, la ruse, l'égoïsme qui fait écarter sans pitié les intrus et massacrer les infirmes, l'amour de la propriété, sont des sentiments si familiers à l'homme qu'il les prête volontiers à la bête. Mais que dire de cette acuité des sens dont nous sommes bien incapables ? Un scarabée endormi sent à travers la terre son régal favori que l'on vient de servir à sa portée, et se réveille pour se mettre en quête. Une guêpe accourt à tire-d'aile d'un lointain canton et retrouve du premier coup son nid clos, qui n'a laissé aucune trace. Une abeille enfermée dans un sac, promenée en tous sens par des circuits volontairement embrouillés, emmenée à quatre kilomètres du point de départ, dont elle ne s'éloigne pas en général à plus de cent mètres, découvre, sans hésitation, la piste qui la ramènera à son logis et à ses œufs.

Lecteurs, qui, pour lire la vie de Fabre, avez délaissé un instant vos plaisirs favoris, dites si ce minuscule

théâtre de la nature, où tant de menus acteurs vous offrent un spectacle si passionnant et toujours nouveau, ne passe point en intérêt le guignol sur lequel vous improvisez des comédies attendrissantes ou des drames terribles? Peut-être certains d'entre vous ont-ils gardé, parmi les joujoux neufs, parmi les joujoux à la mode, l'antique kaléidoscope de vos grands-parents, où les miroirs magiques font briller à vos yeux des images multicolores et changeantes. En tout cas, tous vous construisez patiemment avec le meccano de savants échafaudages, de fantastiques machines ; vous éblouissez le cercle de vos petits camarades avec les tours de prestidigitation, les expériences de physique amusante, le cinéma de salon ; vous vous faites, pour une après-midi de dimanche, Tom Tit ou Robert Houdin, escamoteur, équilibriste, metteur en scène... Songez-vous que, près de vous, dans le jardin, dans la chambre même, jusque dans l'humble pot de fleur où s'épanouit au balcon la capucine ou le pois de senteur, il y a, à toute minute, des insectes dont la vie est un drame, dont le corps changeant revêt les féeriques couleurs du kaléidoscope, qui réalisent, sans autres instruments que les plus fragiles organes, des prouesses d'équilibre, de prodigieuses métamorphoses, des films miraculeux? Mais pour l'insecte, toute cette activité inlassable n'est pas, comme pour vous, un spectacle ou un jeu ; c'est la condition même, la loi de sa brève existence.

Ouvrez les fenêtres, descendez au jardin, fouillez

l'herbe de la pelouse, la terre du bosquet, guettez les murmures, les souffles, les lueurs qui passent, penchez-vous vers cette vie éphémère, que la vôtre ignore ou méprise, et vous surprendrez aussi quelques-uns des secrets de l'insecte.

Saviez-vous que le ver luisant n'est pas le seul, dans la nature, à répandre dans la nuit la lueur mystérieuse qui émane de lui? Il y a des champignons phosphorescents, qui s'allument sur les arbres ou dans l'herbe, comme des lanternes de fête. Il y a, surtout, le *grand-paon*, un splendide papillon : enfermé dans une chambre noire, il vole éperdument, à la recherche d'une issue, heurtant au hasard ses ailes palpitantes ; et en même temps, il laisse tomber çà et là des gouttes de lumière ; on dirait les rayons d'un phare intermittent, qui errent sur la mer, à la recherche des navires en détresse. Fabre pense que les rayons du grand-paon sont aussi un signal : pour ces papillons dispersés dans la solitude des nuits pleines d'embûches, c'est un moyen de se reconnaître entre eux de s'appeler, de se parler.

Saviez-vous que certains insectes connaissent les plantes aussi bien que le plus érudit botaniste? Parmi des variétés très proches et qu'une différence insensible ne nous permet pas toujours de distinguer à coup sûr, une larve infime, un puceron, sait trouver la pâture ou le gîte qui lui conviennent, s'écarter de ceux qui lui seraient mortels. Jamais il n'hésite, jamais il ne se trompe.

Venez voir passer, sur le tronc d'un pin, le cortège si bien réglé des chenilles rongeuses, à qui leurs mœurs singulières ont fait donner le nom de *processionnaires* : « Où la première a passé, toutes les autres passent, en file régulière, sans intervalle vide... Elles cheminent sur un seul rang, en cordon continu, chacune touchant de la tête l'arrière de la précédente. Les sinuosités complexes que décrit, en ses vagabonds caprices, la chenille ouvrant la marche, toutes les autres scrupuleusement les décrivent. Jamais théorie antique se rendant aux fêtes d'Eleusis ne fut mieux coordonnée. » Mais, merveille plus rare encore, la chenille construit le chemin sur lequel elle marche : funambule hardie, elle ne glisse que sur la corde tendue, un rail de soie mis en place à mesure qu'elle avance. Voyez celle qui est à la tête de la procession baver son fil sans discontinuer et le fixer sur la voie capricieuse qu'elle va suivre. Le rail est si fin que la loupe a peine à le découvrir ; mais derrière elle, la seconde, la troisième, toutes les autres chenilles baveront, elles aussi, leur fil, pour doubler, tripler, épaissir et consolider le premier, si bien que, quand elles ont toutes passé, leur trace est un étroit ruban de soie miroitant au soleil.

Plus loin, sous cet humide bosquet de noisetiers, plein de toiles industrieuses, l'araignée vous convie à un grand meeting d'aviation : les jeunes lycoses, qui ont senti leur force, entraînées par leur humeur vagabonde, vont s'émanciper de la tutelle maternelle ; elles

grimpent, à la cime des broussailles, elles s'envolent sans ailes, elles planent, laissant flotter un fil léger qui leur sert de parachute. Saisi par le vent, ce fil les emporte suspendues. « Chacune se détache comme un point radieux sur la verdure des cyprès. C'est un jet continu de partants, qui s'élancent et montent en gerbes diffuses, sous les caresses du soleil, pareils à des projectiles atomiques, au bouquet d'un feu d'artifice, à une pyrotechnie vivante... Quel glorieux départ, quelle entrée dans le monde ! » Mais parvenues au terme de leur court voyage, elles redeviennent casanières comme leurs mères ; l'instinct de l'escalade, qui leur était utile pour leur fugue, disparaît pour toujours.

Voulez-vous voir comment naissent les osmies, ces abeilles solitaires qui creusent leurs nids dans la moelle des tiges de certaines plantes ? » Tantôt ici, tantôt là, un insecte s'agite, brise son cocon, se dégoûte les pattes paralysées par un profond sommeil. Eh bien ! chose remarquable, aucun des nouveaux libérés ne tente de sortir avant d'avoir la porte ouverte par le frère placé devant lui ; chacun attend paisiblement son tour. Le cocon du frère qui n'est pas encore né est une chose inviolable sur laquelle nul d'entre eux n'oserait porter la dent. Chacun attend son tour et, pour parer aux ennuis de la captivité, on se fait de mutuelles visites entre nouveau-venus au monde ; on s'exhorte à la patience, sans doute en maugréant contre le frère tardif. » Mais si le frère tardif n'est qu'un cadavre, si ce cadavre barre

la route aux autres, le cocon est mis en pièces, sans pitié : à travers l'épaisseur de l'enveloppe, l'osmie sait discerner, avec un instinct infailible, si la larve est vivante ou morte.

Rendons visite à présent au laboratoire de l'araignée ; c'est un laboratoire de physique et de chimie, on y fait de la télégraphie et l'on y prépare des poisons. L'*épeire angulaire* a filé sa toile entre deux lauriers ; tapie au soleil, elle surveille de loin son piège ; qu'une proie survienne, s'égaré, se laisse prendre, l'araignée est trop loin pour la voir ; mais elle est avertie par dépêche de sa présence : « L'une de ses pattes postérieures est tendue hors de la cabane de feuillage, et juste à l'extrémité de cette patte aboutit le fil avertisseur ! Qui n'a pas vu l'épeire en cette posture, le télégraphe en main, ignore l'une des plus curieuses ingéniosités de la bête. Qu'un gibier survienne, et la somnolente, aussitôt mise en émoi par la patte réceptrice des vibrations, s'empresse d'accourir. » Mais il ne suffit pas d'avoir surpris le gibier, il faut encore l'accommoder savamment, et c'est ici que la chimie de l'araignée intervient à son tour ; pour tirer le meilleur parti possible d'un criquet bien gras, pour le déguster voluptueusement, elle ne tue pas brusquement sa proie, « elle l'intoxique de façon à produire une défaillance graduelle, qui donne largement à la suceuse le temps de saigner sa victime, sans aucun danger, avant que l'inertie cadavérique arrête le flux des humeurs. » Le repas peut durer vingt-quatre

heures si le rôti est de belle taille, et jusqu'au bout la victime conserve un reste de vie, « condition favorable à l'épuisement des sucs. »

Quittons cette cruelle boucherie. Reposons notre vue de ces savantes horreurs, en contemplant les gracieux travaux de l'*ammophile*, abeille experte en architecture. Son nid est un trou de sonde, large comme le tuyau d'une plume d'oie, profond de quelques centimètres et terminé par la cellule où elle logera ses œufs. Voyez l'insecte, paisiblement, sûrement, fouiller le sable avec ses mandibules, emporter entre ses dents la charge des déblais qu'elle va déposer un peu plus loin, pour ne pas encombrer le chantier ; parmi ces matériaux extraits du sol, elle trie soigneusement, elle met à part les plus solides ou les plus réguliers qui lui serviront à maçonner, à clore son logis ; elle explore le voisinage, elle cherche patiemment la petite pierre plate qui fermera l'orifice du puits. Avec ses mandibules, elle charrie cette dalle minuscule et la place à l'entrée, pour clore provisoirement le terrier, où demain elle déposera ses œufs, après-demain la nourriture de ses œufs, le gibier savamment paralysé.

Hélas ! le gracieux architecte est, lui aussi, le plus perfide des assassins, et nous le savons déjà, puisque ses barbares exploits ont été le point de départ des découvertes de Fabre sur les mœurs des insectes. Nous n'aurons pas tous la bonne fortune, nous n'aurons pas, surtout, l'habileté et la patience nécessaires, pour sur-

prendre le duel de la guêpe contre le grillon qu'elle a choisi comme proie. Mais il faut lire au moins le récit d'un de ces combats, où l'on ne sait ce qu'il y a de plus admirable, la précision scientifique de l'observateur, ou l'art dramatique du conteur : « Les dispositions du meurtrier sont bientôt prises. Il se met ventre à ventre avec son adversaire, mais en sens contraire, saisit avec les mandibules l'un ou l'autre des filets terminant l'abdomen du grillon et maîtrise, avec les pattes de devant, les efforts convulsifs des grosses cuisses postérieures. En même temps, ses pattes intermédiaires étreignent les flancs pantelants du vaincu, et ses pattes postérieures, s'appuyant comme deux leviers sur la face, font largement bâiller l'articulation du cou. Le sphex recourbe alors verticalement l'abdomen, de manière à ne présenter aux mandibules du grillon qu'une surface convexe insaisissable ; et l'on voit, non sans émotion, son stylet empoisonné plonger une première fois dans le cou de la victime, puis une seconde fois dans l'articulation des deux segments du thorax, puis encore vers l'abdomen. En bien moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le meurtre est consommé, et le sphex, après avoir réparé le désordre de sa toilette, s'apprête à charrier au logis la victime dont les membres sont encore animés des frémissements de l'agonie. »

Il y a, dans ce récit, une telle clarté, une telle vérité, qu'on ne peut soupçonner Fabre de s'être laissé entraîner par son imagination de poète. Nous voudrions mettre

ici, comme le dénouement, comme le dernier tableau de cette féerie, une découverte où les prodigieuses facultés de l'insecte dépassent presque les bornes de la croyance humaine. Fabre connaît une abeille, l'osmie, qui a le don de prévoir si sa progéniture sera mâle ou femelle, si des œufs qu'elle pond naîtront des mâles ou des femelles, et cet instinct de divination merveilleuse s'accompagne d'un pouvoir créateur plus admirable encore ; l'insecte peut, à volonté, au moment de la ponte, modifier, fixer le sexe de ses larves futures. Cette faculté n'est pas un vain caprice de la nature, c'est l'effet nécessaire de la prévoyance, de la sollicitude maternelle : les mêmes logis, en effet, ne sauraient convenir aux larves mâles et aux larves femelles, celles-ci beaucoup plus volumineuses. Suivant le nid qu'elle a choisi ou découvert, suivant les dimensions du gîte que le hasard lui offre, l'abeille fait naître les êtres qui seront le mieux adaptés aux conditions de ce logis, pour qu'ils n'aient pas à souffrir, pour que la continuité de la race soit assurée. Cette fois, Fabre s'est montré non seulement observateur génial, comme toujours, mais magicien véritable, puisque, dans son laboratoire, sur sa table de travail, et dans ses ruches artificielles, il dirige, il guide, il inspire, à sa guise, la maternité de l'osmie ; il oblige l'essaim à pondre les œufs dont il a lui-même fixé le sexe à l'avance.

Voilà de bien jolies histoires. Mais ce serait peu, si elles n'étaient que jolies, si elles ne prouvaient rien.

Fabre qui, par ses observations et ses expériences sur l'insecte vivant, a fondé la psychologie des animaux, science entièrement nouvelle, se défend de proposer des conclusions que de nouvelles recherches pourraient ruiner un jour, car la science n'a pas de limites. Pourtant, il ne se contente pas de nous faire voir que les merveilles de la nature sont plus belles et plus grandes que les merveilles imaginées par les hommes. La nature n'est pas un miracle, elle est un mystère ; au fond de ce mystère, il nous a fait entrevoir une lueur : l'insecte, la bête en général, est, au point de vue psychologique, un être radicalement différent de l'homme. Ils n'ont de commun entre eux que la vie. Mais l'homme a l'intelligence, l'animal a l'instinct, qui n'est pas du tout l'intelligence, qui est souvent tout le contraire de l'intelligence. Lequel est le plus grand ?

IV

L'ERMITE DE SÉRIGNAN (1891-1915)

Au soir de sa journée, chargé d'ans, riche de science, toujours avide de mieux connaître, de mieux comprendre, Fabre vieillit doucement, s'oublie, se laisse oublier, dans sa chère solitude de Sérignan. La mort ne l'atteindra que vingt-six ans après qu'il eut mis le point final à ses *Souvenirs entomologiques*, l'œuvre capitale de sa vie. Il nous reste à conter cette longue, cette belle vieillesse, car nous avons encore beaucoup à apprendre de celui qui ne se reposa jamais et dont tous les actes, toutes les paroles contiennent un exemple.

Pendant cette dernière période de sa vie, peu chargée en événements, Fabre ne s'éloignera plus de son horizon familial ; il mène une existence très retirée et qui n'a guère d'autre histoire que celle de ses enfants, de ses compagnons familiers, de ses travaux, de ses insectes.

Peu de temps après son installation à Sérignan, quand il croyait avoir conquis en fin la paix et le bonheur, il perdit sa femme. Plusieurs de ses enfants, — il en avait eu sept, — déjà grands, étaient mariés et vivaient au loin. Mais après deux années de veuvage et de soli-

tude, à soixante ans passés, il se remarie, fonde un nouveau foyer. Bientôt trois jeunes enfants peupleront et animeront de leurs rires la vieille maison, le jardin enchanté. Sa femme, jeune (elle a vingt-trois ans), active, pleine de santé et de vie, dirige le ménage, soigne la maisonnée, met autour du savant cet ordre, ce confort, cette quiétude qui lui étaient nécessaires.

A soixante-dix ans, Fabre se refait professeur, pour instruire ses nouveaux enfants, il retrouve l'ardeur, l'ingéniosité, l'enthousiasme de ses jeunes années, et cette passion d'enseigner qui est une de ses meilleures raisons de vivre. Dans la salle à manger, simplement meublée, tous les jours sept personnes prennent place autour de la grande table. L'objet le plus élégant, seul bibelot précieux de cet intérieur modeste, est une pendule de marbre noir, cadeau et souvenir des jeunes filles d'Avignon qu'il éveillait jadis, dans ses cours de Saint-Martial, à l'intelligence, à l'amour des beautés de la nature. Les fenêtres sont ouvertes sur l'harma ; en été, un silence pesant accable le jardin clos de murs et où ne parvient aucun bruit, aucune agitation du dehors. Le village est loin, la campagne est assoupie. Fabre, chaque après-midi, fait la sieste, allongé sur un petit canapé. Il se repose de ses chasses matinales, de ses longues heures d'observation. Réveillé, il est frais et dispos pour un nouveau labeur. De la petite bibliothèque, il tire un de ses livres favoris. Il lit quelques pages de Rabelais ou de La Bruyère. Puis, au travail !

Il faut surveiller les insectes en cage, vérifier les changements survenus, remplir le carnet de notes, classer les observations ; il faut aussi instruire les trois petits, inspirer à ces jeunes esprits le goût du beau et du vrai. C'est surtout en plein air, devant la nature, qu'il donne ses leçons : il parle de la terre et du ciel, des arbres et des fleurs, des forces naturelles, des êtres vivants. Un rayon de soleil, un filet d'eau, le vent qui glisse à travers les feuilles, la sauterelle qui se détend d'un saut brusque, tout lui est matière à enseignement. Autour de lui se pressent les jeunes têtes attentives. Fabre se rappelle le temps où il expliquait les fables de La Fontaine à ses écoliers de Carpentras, devant les blés, les prairies et les bois. Il éclaire ses leçons de morale à la lumière du bon fabuliste : le savant en veut un peu au poète, qui n'a jamais vu la cigale et qui l'a calomniée, ou plutôt défigurée. Mais pour quelques erreurs, que de vérités dans ces fables dont il déroule à ses fils l'inépuisable féerie : Perrette portant son pot au lait, le savetier qui cloue ses semelles en chantant, la fourmi qui charrie laborieusement ses graines, les abeilles qui butinent, dédaigneuses des paresseux frelons, l'alouette qui élève ses petits dans les blés, le héron qui pêche, l'écolier qui tombe dans la rivière, le renard qui trotte obliquement, toujours en quête d'un mauvais coup à faire et inquiet des représailles méritées... toutes les divines histoires se pressent sur ses lèvres en images vivantes. Pour préciser encore ses leçons, pour donner

l'explication nécessaire, preste, il tire un crayon de sa poche et dessine un croquis sur un bout de papier. Quelle classe amusante et comme le temps s'envole ! Jamais Fabre n'a consenti à se séparer de ses chers petits, toujours il les a gardés jalousement près de lui, il les a pénétrés de sa pensée, de son savoir, il en a fait ses aides, ses collaborateurs immédiats. Quand ils étaient malades, il se penchait sur leur souffrance avec une tendresse passionnée, et même alors, son souci scientifique ne le quitte pas : il cherche à démêler la maladie, il consulte les ouvrages de Raspail, il observe, il expérimente, indiquant et appliquant lui-même le traitement.

En son absence, les enfants, qui savent toute l'importance des travaux du père vénéré, qui les admirent, qui les respectent et qui les aiment, les enfants surveillent les cloches, les cages, les boîtes où l'insecte est au travail. Pour lui, avec lui, ils cherchent dans le jardin ou à la campagne les sujets indispensables. Ils l'accompagnent dans ses expéditions, ils s'associent à ses triomphes.

Toute la maison vit ainsi suspendue aux lèvres du chef, guettant sa pensée, la devantant, l'exécutant. L'une de ses filles, Aglaé, la cadette du premier lit, qui ne s'est pas mariée, ne s'étant pas décidée à se séparer du père qu'elle adore, a joué un rôle actif dans ses plus célèbres découvertes. Sa jeune femme, ses jeunes enfants, mettent à son service leurs forces, leur

habileté, leur dévouement ; ils lui prêtent les yeux vifs, pénétrants, les jambes lestes, les mains promptes qui commencent à lui faire défaut. Ses pauvres articulations, rouillées par l'âge, le rendent moins souple pour se baisser, pour creuser la terre, à la poursuite du scarabée ou de l'anthophore. « L'amour des recherches n'a pas défailli, mais les forces manquent. » Heureusement, son fils Paul est là ; il met à son service la vigueur de ses poignets et la souplesse de ses reins. Le père est la tête, le fils, le bras, comme dans le *Cid*. Toute la famille, y compris la mère, le suit à travers champs. Il n'y a pas trop de cinq à six paires d'yeux, quand il s'agit de surveiller, au fond d'un étroit et sombre terrier, l'insecte surpris en plein travail. C'est ainsi que, jadis, le grand savant Huber, devenu aveugle, étudiait les abeilles par l'intermédiaire d'un domestique clairvoyant et dévoué.

Même son vieux père, l'ancien cafetier de Pierrelatté l'aide dans ses recherches. Aujourd'hui, c'est un ancêtre, un beau vieillard de quatre-vingt-dix ans, droit comme un I. Il vit dans les environs de Sérignan. Après tant de misère et de déboires, il est presque heureux ; il a pris une espèce de retraite dans la métairie d'un cousin, cultivateur aisé. Fabre reçoit souvent sa visite. Un jour, il l'enverra, armé d'une pelle de terrassier et d'une petite fourche, ouvrir une tranchée dans un talus, sous un soleil à cuire un œuf, il lui fera remuer deux mètres cubes de sable pour découvrir une larve de scolie.

Le petit Paul, qui n'a encore que douze ans, joue son rôle dans l'étude des nécrophores, enfouisseurs de cadavres. Malgré l'odeur affreuse qui s'exhale des corps en décomposition, il reste de longues heures en arrêt devant les insectes travailleurs ; sa main, plus leste que celle du père, excelle à saisir les fuyards ou les paresseux pour les ramener sur le chantier. C'est ce même Paul qui, plus tard, devenu excellent dessinateur et photographe habile, illustrera de croquis explicatifs, de clichés ingénieux l'œuvre du maître.

Un matin, toute la famille est réquisitionnée pour chasser la mouche bleue de la viande. En automne et pendant une partie de l'hiver, cet insecte se terre dans la maison tiède. Voilà une chasse qui convient aux habitudes casanières de Fabre, à ses jambes qui fléchissent sous le poids des ans. Mais il lui faut des aides vigilants. Chacun apporte bientôt, dans un petit cornet de papier, la turbulente visiteuse, capturée contre les vitres.

Observez ce tableau intime, et dites s'il en est beaucoup de semblables dans nos veillées de famille : depuis plusieurs mois, Fabre étudie les mœurs du scorpion languedocien ; au printemps, il a préparé une vaste cage vitrée, meublée de tuiles recourbées, sous lesquelles nichent les scorpions ; il y a vingt-cinq habitants dans la cage. Dès le milieu d'avril, tous les soirs, à la nuit close, c'est dans le palais de verre un incessant remuement. A peine le souper expédié, le père, la mère et

les enfants accourent autour des scorpions. On allume une lanterne discrète, dont la lueur est suffisante pour éclairer les ébats des bêtes, trop faible pour les effrayer. C'est la distraction attendue, c'est le spectacle en famille. Ailleurs, dans les villes lointaines, à cette même heure, les théâtres ruissent de lumière, les orchestres, les chanteurs, les comédiens s'évertuent, les loges sont pleines d'élégants et de coquettes en falbalas. Mais la féerie des scorpions surpasse en intérêt les drames les plus émouvants, les comédies les plus spirituelles. Aucun des hôtes de Sérignan, grands ou petits, ne voudrait y manquer. Tout le monde prend sa place au parterre, même Tom, le chien de la maison. « Indifférent aux choses du scorpion, en vrai philosophe qu'il est, Tom, il est vrai, se couche à nos pieds et sommeille, rien que d'un œil, l'autre toujours ouvert sur ses amis, les enfants. » Chacun guette la sarabande des scorpions, jaloux d'apporter une nouvelle, d'être le premier à noter un changement, à faire une découverte ; et ce sont des rires, des chuchotements, des exclamations étouffées. Quelle scène exquise ! Aussi, que de regrets quand l'observation est terminée ! « Adieu, s'écrie Fabre avec mélancolie, adieu, mes jolis scorpionnets, qui m'avez donné de délicieux moments ! Vous voulez vous en aller et chercher au loin des vivres... Vous êtes assez forts, l'heure est venue de se disperser. Si je savais au juste le minime gibier à votre convenance, et s'il me restait assez de loisir pour vous le

procurer, j'aimerais à continuer votre éducation... Le mieux est de se quitter, non sans quelque regret de ma part, un de ces jours, je vous emporterai et vous disséminerai dans votre territoire, la pente rocailleuse où le soleil est si chaud. Vous y trouverez des confrères... vous y apprendrez, mieux que chez moi, la rude lutte pour la vie. » L'homme qui a écrit ces lignes enthousiastes est un vieillard de quatre-vingts ans.

Un autre tableau de famille, moins émouvant, mais plus pittoresque encore, c'est l'étrange histoire du rôti de *cossus*. Le *cossus* est un ver charnu, dont les anciens, les Romains notamment, faisaient grand cas, comme d'un mets savoureux et raffiné ; Pline a vanté le fumet de sa chair onctueuse. Un certain mardi-gras, Fabre a comploté de faire déguster ce régal à quelques amis qu'il a conviés à la table de famille. C'est une expérience, un essai, car lui-même, jusqu'à présent, n'a jamais goûté aux *cossus*. Les invités sont l'instituteur Jullian, homme nourri de science, l'esprit ouvert à toute vérité, et le menuisier du village, Guigue, un simple, devenu aveugle, mais qui n'en est pas moins habile à manier la scie et le rabot. Tous les deux sont les familiers de Fabre, et forment avec lui une espèce de cénacle. A Marius Guigue, qui a perdu la vue en pleine jeunesse, après avoir connu les joies de la lumière, les merveilles des couleurs et des formes, Fabre a entrepris de faire comprendre par le toucher au tableau noir les figures qu'il construira ensuite avec du bois. « L'après-

midi des dimanches, en hiver surtout, lorsque trois bûches flambant dans l'âtre font délicieuse diversion aux sauvegeries du mistral, on se réunit chez moi. Nous formons à nous trois l'Athénée du village, l'Institut rural, où l'on parle de tout, excepté de l'odieuse politique, philosophie, morale, littérature, linguistique, sciences, histoire, numismatique, archéologie. »

Done, ce mardi-gras, il y a dîner de gala chez Fabre. Guigue est là avec sa douce figure sans regard, toujours riante, et Jullian, avec son air sérieux et méditatif. La mère et les enfants sont là aussi, et l'on parle du cossus que l'on va savourer : c'est une larve de belle taille, la larve du grand capricorne, hôte du chêne et du châtaignier ; Fabre en a fait une bonne provision dans les bûches et les souches de son bûcher. Le ver, héros de la fête, a l'aspect d'une blanche et grasse andouillette, « caressant au regard par sa blancheur d'ivoire, doux au toucher par sa finesse de satin, appétissant par son apparence de sacochette translucide, gonflée de beurre frais. » Les invités, faut-il le dire ? regardent avec quelque méfiance les apprêts du festin. Pourtant, rangés en brochettes, exposés sur le gril aux ardeurs d'une braise vive, saisis, agrémentés d'une pincée de sel, les cossus se dorment, grésillent doucement, pleurent quelques larmes huileuses. Servons chaud !... Mais quoi ! après tout, ce sont des vers, et le préjugé est plus fort que la curiosité et la gourmandise. Tandis que Fabre, donnant l'exemple, attaque bravement, la

famille hésite, l'instituteur se détourne, avec un imperceptible frisson de dégoût ; l'aveugle, que ne gênent pas les souvenirs de ses yeux, se recueille et savoure. Mais l'appétit vient en mangeant ; les premières minutes de surprise passées, les premières répugnances vaincues, l'avis est unanime : le cossus est un rôti tendre, juteux, de haut goût ; il sent l'amande grillée et la vanille. Seuls, les chiens et les chats, plus dégoûtés, refusent les reliefs du festin, écartent d'une patte dédaigneuse la peau grillée qu'on leur abandonne.

Les chats de Fabre... C'est qu'ils jouent aussi leur rôle, dans la maison du naturaliste, tout comme le bon chien Tom. Il y a eu d'abord le *Jaunet*, un matou famélique, adopté à Avignon par les enfants encore jeunes ; on lui a donné une compagne et peu à peu, toute une série de *Jaunets* a peuplé la maison, se perpétuant pendant une vingtaine d'années à travers les vicissitudes des déménagements successifs. Quand il quitta Avignon pour Orange, Fabre donna à son ami, le docteur Lorient, un jeune chat qu'il ne voulait pas emmener avec lui ; on le transporta à la tombée de la nuit, dans un panier fermé ; quelques heures plus tard, il revenait au gîte, après avoir traversé toute la ville et franchi à la nage la Sorgue. En revanche, un matou emmené à Orange, parce que c'était un vieux compagnon aimé, pris de nostalgie, mourut d'avoir été dépaysé. Il y eut aussi le chat emporté d'Orange à Sérignan et qui, regrettant son premier foyer, s'enfuit, fait sept kilomètres de cam-

pagne, traverse le torrent de l'Aygues, retourne à Orange et vient miauler devant la maison vide aux volets clos. On le ramène de force ; il s'enfuit encore, regagne Orange, et ne trouvant pas d'asile, revient à la vie sauvage. Pour Fabre, ces menues aventures sont des expériences qui valent celle de l'abeille amophile retrouvant son nid invisible ; il admire une fois de plus l'obscur instinct ; il conclut : « La preuve est faite ; les chats adultes savent retrouver le logis, malgré la distance et le complet inconnu des lieux à parcourir. »

Les chats ne sont pas les seuls animaux familiers de la maison. A côté des insectes qui sont des sujets d'étude, qui servent aux expériences, et qu'on rend à la liberté ou qu'on pique sur un liège quand ils ont fini de servir, Fabre fait chez lui une place de choix à l'humble grillon, au grillon du foyer. Il élève même des chenilles, des chenilles baromètres, très savantes en météorologie, sensibles, plus sensibles que l'homme, aux variations de la température, qui refusent de sortir, quand elles pressentent la pluie ou la neige, et qui lui prédisent le temps du lendemain, avec une précision et une régularité que n'ont pas toujours les bulletins des journaux les mieux informés.

Mais le grillon est l'hôte de prédilection. Les Grecs, passionnés de musique, élevaient en cage, pour mieux jouir de leur chant, non des cigales, comme le veut la légende, mais des grillons. Chacun des enfants de Fabre a son grillon, dans une cage grosse comme le poing ;

tous les jours on sert sa feuille de salade à l'harmonieux chanteur qui ne cesse de bruire. La maison retentit de *gri...i...i, gri... i...i*, lents et doux, rendus plus expressifs par un léger chevrottement. « L'insecte, amoureux choyé, parle à l'enfant, dans sa chansonnette, des naïves joies de la campagne. Sa mort est un petit deuil pour la maisonnée. » Fabre, alors, armé de la loupe, montre aux gamins émerveillés l'instrument du chant qui s'est tu ; il sait démonter le violon fragile, l'archet à crémaillère et la pellicule vibrante ; il compte les cent cinquante dents minuscules de l'élytre mordant sur celles de l'élytre opposée et ébranlant quatre tympanons à la fois, les sourdines qui, en se rabattant, adoucissent le son.

Si Fabre a tant aimé le grillon, s'il l'a tant de fois chanté, plus en poète qu'en savant, c'est qu'il voyait en lui le symbole de l'attachement au foyer, de la modestie, de la simplicité, c'est qu'il se retrouvait en lui, c'est qu'il ne rêvait pas d'autre vie que la sienne : un gîte, une famille, l'amour de la nature, un hymne reconnaissant à la beauté des choses. Tel il était quand, petit pâtre affamé, il courait après les lézards et les papillons sur le causse aveyronnais, tel il est resté quand, vieillard glorieux, il goûte le repos et la paix du soir, dans sa maison où la fortune et les honneurs ne se pressent point de venir le trouver.

Depuis 1887, l'auteur des *Souvenirs entomologiques* est membre correspondant de l'Institut. Mais de 1887

à 1910, il semble qu'on l'oublie. Sa vie, plus facile qu'autrefois et plus heureuse, connaît pourtant encore des heures de gêne et d'angoisse. Qu'importe? Il travaille, il jouit d'un beau ciel, d'une belle découverte et d'un pas égal, infatigable, il arpente son domaine en méditant les énigmes de l'univers.

Ceux qui l'ont visité et connu à cette époque n'oublieront jamais la belle et noble figure que la gravure a popularisée. Le visage complètement rasé, les yeux fixes, ardents, interrogateurs, une expression de volonté, de franchise, de bonté. Ses mains aux doigts nerveux et effilés sont sans cesse en mouvement. Ses joues maigres sont sillonnées de rides, ses cheveux rejetés en arrière découvrent un front haut et têtue. Le regard surtout est inoubliable : à l'abri des sourcils hérissés, comme embusqué et prêt à s'élancer sur sa proie, il guette, il interroge, il exige. Qu'attend-il? La vérité. Souvent il sourit avec indulgence, hoche la tête devant les mesquines réalités qui le détournent un moment de son rêve intérieur. Coiffé de son feutre éternel aux larges ailes, qui lui a valu à Avignon tant de déboires, vêtu avec une simplicité rustique, il erre, la pipe aux lèvres, sa courte pipe de bruyère, souvent éteinte, souvent rallumée.

Cet être exquis pour ceux qu'il aime, pour ceux qui savent le comprendre, a l'abord un peu revêche pour les inconnus ou les vaniteux. Mais dans son silence, dans sa réserve un peu ombrageuse, il n'entre pas d'orgueil.

Il dédaigne les polémiques. On peut l'attaquer, le contredire, discuter ses découvertes ou ses théories. Il ne lit pas les journaux, il est indifférent aux articles qui parlent de lui, à ceux qui le louent comme à ceux qui le critiquent. Cette négligence s'étend même à sa correspondance : il lit vaguement les lettres qu'on lui adresse, oublie d'y répondre, ne les conserve pas ; il maugrée quand il faut gâcher sa studieuse matinée pour remercier un admirateur qui lui envoie sa prose dithyrambique. Chercher la vérité est sa seule préoccupation.

Malgré le fardeau de l'âge, il a conservé l'habitude de se lever avant le soleil ; il est le premier éveillé dans la maison, au travail avant le chant du coq. Par tous les temps, en toutes saisons, il sort dans l'hermas, visite les buissons, les arbustes, les fleurs, les pierres de l'enclos, cherche ce que la nuit a pu y apporter de changements. Puis c'est le travail solitaire, dans le laboratoire, jusqu'à midi. Rarement il franchit le seuil de son portail, sauf s'il s'agit de quelque expédition scientifique à travers champs. Au village, on l'ignore, on le craint un peu. Jaloux de sauvegarder la paix nécessaire à son labeur, souvent il laisse sonner les visiteurs à la grille. Dans la maison, sauf aux heures de détente, il parle peu ; taciturne et sobre, pendant les repas il touche à peine aux viandes et se nourrit surtout de légumes et de fruits. Mais il aime le bon vin et le boit pur.

Il y a pourtant quelques amis, dont les visites rom-

pent la monotonie de sa vie d'ermite. Il y a aussi quelques fêtes, dignes du bon vieux temps.

Marius Guigue, l'aveugle, est l'ami préféré de Fabre. C'est lui qui fabrique les cages et les appareils, qui l'aide à fouiller le sol, qui naturalise les animaux morts. Fabre a réalisé ce miracle de bonté de donner un intérêt à cette vie brisée en la rendant utile. Favier, le jardinier, entretient les fleurs ; par ses soins, il y eut, rangé en bon ordre devant la façade de la maison, un régiment de pots remplis d'espèces rares, de fleurs admirables, souvent renouvelées, et que l'on voit encore sur toutes les photographies de la maison de Sérignan. Laurent, Charrasse, Jullian, les instituteurs du village, sont les premiers disciples du maître. Tous les jeudis et tous les dimanches ils se réunissent autour de lui ; c'est l'« académie » ; on lit, on discute le dernier chapitre des *Souvenirs*, la dernière page écrite. Et puis, il vient parfois, en été, quelques intimes, des neveux, des nièces, dont les gais propos, les chants, les rires, animent un instant la solitude du vieux jardin. Enfin, à Paris, ou quelque part dans la douce France un peu oublieuse et ingrate, il y a pourtant deux ou trois fidèles que la pensée du savant est allée trouver, des inconnus qui sont devenus ses amis, qui se sont faits les humbles serviteurs de sa gloire. Au premier rang, il faut compter le docteur Legros, à qui notre pays doit d'avoir réparé l'injustice monstrueuse qui faisait le silence autour d'un des plus grands génies du siècle ; il faut compter aussi Louis

Mathon, directeur de l'École normale d'Avignon, qui eut, avec Fabre, dans le jardin de Sérignan, tant de passionnantes causeries sur l'éducation.

Cette École normale d'Avignon, elle ramenait le vieux savant aux plus anciens, aux plus chers souvenirs de sa studieuse et difficile jeunesse. Aussi quelle émotion, le jour où l'on conduisit les normaliens avignonnais en pèlerinage à l'hermas de Sérignan ! En présence de ses jeunes camarades, il revoyait le petit bonhomme à la veste trouée, aux souliers éculés, qui cheminait dans la poussière, sur la route de Beaucaire à Avignon, portant, sur l'épaule, dans un grand mouchoir noué à un bâton, un peu de linge et quelques livres. Aussi, évoquant sa misère et son affranchissement, il disait à ces jeunes gens : « Mes amis, travaillez, travaillez toujours. Il y a beaucoup à faire, et moi, je ne peux plus rien. Travaillez d'abord les mathématiques ; car les mathématiques, c'est le nombre, et le nombre, c'est Dieu. Mais il y a quelque chose qui nous révèle plus Dieu encore, c'est la vie. Ah ! le nombre et la vie, c'est toute la vérité, parce que c'est l'éternité. »

Il y avait quelque mélancolie dans ces propos, et déjà comme un discret adieu à la vie. Mais Fabre n'était pas homme à se replier, à s'enfermer dans sa tristesse. Et l'humble maison de Sérignan connut encore bien des heures souriantes. Le soir de Noël, une bûche énorme flambe dans l'âtre, les amis, les enfants se pressent autour du feu. Sur la table, les mets traditionnels, les

escargots, la dinde truffée, le cœur de céleri et le nougat aux amandes réjouissent les cœurs et humectent les lèvres ; une branche de houx plantée dans la niche est comme le signe sacré de la fête. Sur la haute pierre du foyer, flambent les rondins qui s'écroulent en braises étincelantes ; l'ancêtre conte ses souvenirs et charme ses hôtes ; le jardinier Favier narre ses aventures de soldat. Au dehors, le mistral fait rage, la pluie fouette les vitres : les anecdotes pétillantes d'esprit font trouver les heures trop courtes.

Un autre jour, on a mis les petits plats dans les grands. Une excursion que l'ermite a organisée au mont Ventoux, son cher Ventoux, qu'il connaît depuis soixantedix ans aussi bien que son harmas, a amené à son foyer des hôtes de marque et des amis. Alors, défilent sur la nappe blanche les chapelets d'olives luisantes d'huile, les roses saucissons d'Arles poivrés et marbrés de lard, les poulets dodus, les gigots bourrés d'ail, les melons de Cavailon et les petits fromages du mont Ventoux, justement à l'honneur en ce jour de liesse. Quelle épreuve pour la frugalité de Fabre et quelle surprise pour la maison souvent silencieuse que ce tintement de bouteilles, d'assiettes, de casseroles hâtivement bousculées à la cuisine !

En dehors de ces petites fêtes intimes, la paix de l'harmas n'est interrompue que par de très rares événements. Ce ne sont pas les flonflons des fêtes officielles, ni les orages de la vie politique qui la troublent.

Un soir de 14 juillet, Fabre rêve en prenant le frais devant sa porte ; à Sérignan, les orgues de Barbarie font rage, les fusées du feu d'artifice rayent le ciel serein, les carabines du tir forain, les chants bachiques, l'orchestre du bal offensent le silence majestueux de la nuit d'été ; Fabre incline la tête dans l'ombre, écoutant le violon du grillon, la flûte du crapaud, la mélodie du rossignol. En période électorale, les fortes têtes de l'endroit s'agitent : on a découvert que ce savant dont le nom est dans les journaux ferait un conseiller municipal, peut-être même un maire fort décoratif. Mais on redoute un peu son abord ombrageux. Alors, on ne le prévient qu'après l'élection : « Nous vous avons mis sur la liste. Vous ne nous refuserez pas ? » Il accepte par lassitude de se défendre. Il reçoit une convocation pour la première séance. C'est le soir. Il s'arrache à ses chers insectes et se dirige vers le bourg. A la mairie, il trouve porte close. Il s'informe : « Où sont les conseillers ? » — « Au café ! » Alors, jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus, il rebrousse chemin, sans demander son reste, et on ne le revit plus. Ainsi s'achève la courte carrière politique de Fabre.

Il n'a pas de temps à perdre et la vie est encore trop difficile, trop pénible pour qu'il la gaspille. La pauvreté, compagne de toute sa vie, est revenue s'asseoir à son foyer. Pour acquérir sa maison de Sérignan, surtout pour la mettre en état, pour l'adapter à ses besoins, à ses travaux, il a fait de grosses dépenses, il s'est un peu

endetté; cette dette de 11 000 francs pèsera sur la famille nombreuse, à une époque où les revenus diminuent. En effet, le produit des ouvrages de vulgarisation qui, naguère, s'élevait à 16 000 francs par an et avait permis à Fabre de s'affranchir, de rompre sa chaîne de fonctionnaire, a brusquement baissé; un changement dans les programmes officiels, la mode qui a changé, le vent qui a tourné, les méthodes nouvelles qui ont prévalu, rejettent insensiblement dans l'oubli les causeries de l'*Oncle Paul*, les leçons de la *Tante Aurore*. Les *Souvenirs entomologiques* ont paru, il est vrai, et ils se vendent assez bien. Mais, en 1907, le revenu de cette œuvre immense n'atteint guère que 1 000 francs par an, en moyenne. A cette somme dérisoire, il faut ajouter l'incertaine et irrégulière aubaine de quelques prix à l'Académie. On ne mange pas de la dinde truffée tous les jours, à Sérignan, et le rôti de cossus n'est qu'une amusette, bonne tout au plus à tromper l'appétit. Pourtant la maison n'a pas cet air d'abandon et de vétusté que lui ont quelquefois prêté des journalistes mal informés, et l'*harmas* n'est plus un *harmas*; à la place du désert de pierres et de plantes parasites, il y a maintenant un jardin presque élégant, en tout cas fleuri et pittoresque, grâce aux soins du bon jardinier Favier. Mais le propriétaire du beau jardin féerique n'a jamais eu l'âme d'un propriétaire; plus semblable à l'imprudente cigale ou au timide grillon qu'à la prévoyante fourmi, il n'a jamais su économiser;

dans son armoire qui ne ferme pas à clef, la boîte où l'on range l'argent de l'éditeur, quand il arrive, est à la disposition de tout le monde, et tout le monde y puise avec la même insouciance. Ce n'est pas tout à fait la détresse, c'est une situation assez intéressante, cependant, pour toucher l'Académie des Sciences, dont il est devenu en 1887 membre correspondant, et qui lui fait une sorte de pension de 3 000 francs, en lui renouvelant tous les ans le prix Geiger.

Malgré cette petite rente, sa situation devient si précaire qu'il se décide un jour à un grand sacrifice. Il possède chez lui un trésor dont il connaît mieux que personne la valeur. Ce sont ces albums d'aquarelles où il a peint avec une précision, une science et un art inimitables toutes les espèces de champignons de la Provence. Ce sont de véritables chefs-d'œuvre que tous ceux qui les ont vus ont admirés. Il en coûtera à Fabre de se séparer de ces planches, qui représentent pour lui tant d'émotions, tant de joies, tant de souvenirs. Mais le pain de chaque jour est un problème dont la solution importe plus que celle des plus grandes énigmes de la nature. Le savant s'adresse à son voisin, le grand poète Mistral, avec lequel il a toujours entretenu de bonnes relations d'amitié. Il lui demande conseil, il le prie de s'entremettre pour trouver un acheteur. Puisqu'il faut vendre ses pauvres images, il les vendra. Mais c'est, écrit-il, comme si on lui arrachait un lambeau de la peau.

Le poète, plus capable que quiconque de comprendre cette souffrance et de l'adoucir, répond à l'appel déchirant par un geste de discrète charité. Mistral a ceci de commun avec Fabre qu'il est comme lui un rural ; fidèlement attaché à sa Provence, dont il est l'âme, il n'a jamais voulu quitter Maillane, pas plus que Fabre Sérignan. Mais il n'est pas un ermite, lui ; sa notoriété est grande : il a des amis, des appuis, tout un clan puissant qui vit à l'ombre du géant. Il se remue, il intrigue, il se met en campagne. Il obtient pour le savant besogneux une allocation du ministre, une pension du conseil général de Vaucluse : 1 000 francs d'une part, 500 de l'autre, ce n'est pas trop ; c'est assez pour sauver les albums d'aquarelles, et la collection splendide reste à Sérignan, dont elle est encore aujourd'hui l'une des principales richesses. Sans doute, en son *mas* patriarcal de Maillane, le poète de *Mireille*, méditant l'amer destin de Fabre, a comparé sa jeunesse à la sienne : il s'est revu, petit sauvage, élevé en pleins champs dans l'ample liberté de la nature, puis emprisonné au colège, et regrettant les vieilles chansons provençales qui troublaient déjà son cœur d'enfant. Il y a une fraternité certaine entre ces deux grands hommes, et tout de suite, Fabre, si timide, s'est trouvé à l'aise avec un génie qui n'effarouchait pas le sien. Ils parlent la même langue, et Fabre, lui aussi, a souvent fait chanter le beau vers aux cadences sonores. Et puis, tous les deux sortent du peuple. C'est pour cela aussi

que l'Homère des insectes aime Michelet, ce poète de l'oiseau, de la mer, de la montagne. Souvent il a dit son admiration pour lui, et bien qu'il reconnaisse loyalement ce qu'il doit aux naturalistes qui l'ont précédé, à Réaumur surtout, l'initiateur, sinon le créateur de l'entomologie, à Buffon même, il se sent plus près de lui que de ces savants bien rentés, qui ont des façons et un langage de petits-maîtres.

Fabre, humblement, ne réclamait que pour le pain nécessaire. Trop modeste, il ne songeait pas à la gloire qui lui était due. Il ne l'avait jamais désirée, ni attendue. Elle vint pourtant un jour, quand on pouvait désespérer de voir la France connaître, honorer, récompenser celui qui l'avait si bien servie et si bien aimée. Il fallut, pour ce geste de réparation nécessaire, que certains amis, certains disciples, à l'insu du savant, se missent en campagne : ils lancèrent un appel éloquent à toutes les Sociétés savantes, à tous les grands noms, à tous les bons esprits du siècle. Et le 3 avril 1910, le vieillard de quatre-vingt-sept ans connut enfin la gloire d'un triomphe public. L'État participa à cette apothéose en accordant à Fabre la rosette d'officier de la Légion d'honneur. L'Institut délégua le grand naturaliste Edmond Perrier pour le représenter. De toute la France, de l'étranger même, de grands écrivains, de grands savants, de grands philosophes étaient accourus. Mais tous ces visages illustres étaient moins émouvants pour l'illustre vieillard que ceux de ses compatriotes, pay-

sans provençaux, humbles de la terre, petits instituteurs et écoliers qui s'étaient mêlés à la foule brillante des personnalités officielles. Les voyait-il seulement? Voyait-il les platanes et les tilleuls de son jardin, la cime du Ventoux dominant les murs de l'enclos, la façade rose de la maison aux contrevents verts? Sa vue s'est brouillée, tellement obscurcie, qu'il peut à peine signer son nom d'une écriture tremblée. Ses jambes fléchissent, et il fallut le hisser dans le landau qui le conduisit au banquet. Il entendit du moins les discours. Toutes ces paroles d'admiration, de respect, de reconnaissance, qui évoquaient la simplicité de sa vie et la grandeur de sa tâche, lui arrachèrent des larmes. Et beaucoup, le voyant pleurer, pleuraient aussi autour de lui.

A présent il n'avait plus qu'à mourir. Il ne redoutait pas la mort. Mais il l'attendit encore longtemps. Assez longtemps pour voir se déchaîner sur l'Europe, sur la France meurtrie, l'horrible catastrophe de la guerre. En 1914, il venait de recevoir la visite du chef de l'État et l'Université se préparait à inaugurer sa statue, œuvre du sculpteur Charpentier, quand la nouvelle tragique parvint à Sérignan. Fabre, d'abord anéanti, se redressa bien vite. Jadis, à propos des luttes épiques que se livrent les insectes prédateurs, il avait écrit ces lignes prophétiques : « Le brigandage sous toutes ses formes fait loi dans la mêlée des vivants... L'homme lui-même, qui, par son rang exceptionnel, devrait être

en dehors de ces misères, excelle dans ces âpretés de fauve... Si la guerre concernait l'humanité seule, peut-être l'avenir nous réserverait-il la paix, tant les généreux esprits y travaillent ; mais le fléau sévit aussi chez la bête, qui, la têtue, n'entendra jamais raison. Du moment qu'il est imposé comme condition générale, le mal est peut-être incurable. La vie dans l'avenir, c'est à craindre, sera ce qu'elle est aujourd'hui, un perpétuel massacre. Alors, d'un effort d'imagination désespéré, on en vient à se figurer un géant capable de jongler avec les planètes. Il est la force irrésistible ; il est aussi la justice, le droit. Il sait nos batailles, nos égorgements, nos incendies, nos triomphes de brutes ; il sait nos explosifs, nos obus, nos torpilleurs, nos cuirassés et tous nos savants engins de mort ; il connaît non moins bien l'effroyable concurrence des appétits jusque chez les moindres créatures. Eh bien ! ce juste, ce puissant, s'il tenait la terre sous son pouce, hésiterait-il à l'écraser?... Il n'hésiterait pas... Il laisserait les choses suivre leur cours. Il se disait : « L'antique croyance a raison ; la terre est une noix véreuse, mordue par la vermine du mal. C'est une ébauche barbare, une pénible étape vers des destinées plus élémentes. Laissons faire : l'ordre et la justice sont au bout. »

Fabre avait un fils marié et qui venait d'avoir un enfant. Ses adieux à ce fils, appelé comme soldat, atteignent la majesté de ceux du vieil Horace : « Va, mon fils, un devoir plus grand que celui de père t'ap-

pelle, parce qu'il s'agit de la France et de la civilisation ! » Quand on lui raconta la victoire de la Marne, il rappela les paroles de son noble ami Stuart Mill : « Dieu veuille que la France ne vienne pas à disparaître ; car le monde tomberait dans les ténèbres. » Il ajouta : « Ah ! ma pauvre patrie, dans ta générosité, tu oublies trop facilement. Rappelle-toi toujours, mais songe que la seule victoire qui dure est celle qui nous rend meilleurs. »

Peu de temps après, il entra dans l'ombre de la mort. Entouré de ses filles dévouées, d'amis fidèles, il s'éteignit le 11 octobre 1915, ayant eu la joie de revoir son fils soldat, pendant sa première permission. A un intime, il avait confié son désir de reposer dans la terre de Sérignan, au milieu de ces garrigues et de ces montagnes, où son cœur avait tant de fois battu de la joie de la découverte, parmi ses beaux hyménoptères et ses chers scarabées.

Cette belle fin est le juste couronnement de la vie du sage. Plusieurs années auparavant, prévoyant le terme inévitable, il avait écrit dans ses *Souvenirs* : « A la nuit tombante, le bûcheron se hâte de lier ses derniers fagots. De même, au déclin de mes jours, humble bûcheron de la forêt du savoir, j'ai souci de mettre en ordre ma falourde. Que restera-t-il de mes recherches sur les instincts ? Apparemment peu de chose ; tout au plus quelques fenêtres ouvertes sur un monde non encore exploré avec toute l'attention qu'il

mérite. » Ce scrupule, qui est celui de tous les vrais savants, parce qu'ils savent combien leur part de lumière est peu de chose comparée à l'ombre immense de l'inconnu, n'a jamais arrêté Fabre dans ses recherches infatigables, et chez lui, l'enthousiasme est toujours resté jeune, même quand le corps vieilli lui refusait ses services. Il croit à la continuité du progrès, à un avenir meilleur, plus clément, à une humanité plus sage, gouvernée par des lois moins dures. A propos des petits de la lycose, qui peuvent vivre de longs mois dans une abstinence complète, il rêve la cité idéale où l'homme, affranchi des plus basses nécessités de la matière, connaîtrait la sereine impassibilité des dieux.

Surtout, il a eu toute sa vie la religion du travail, et c'est par là que cette vie est un enseignement si fécond pour les jeunes. Le travail, fonction organique du corps, est la seule raison d'être de l'existence. « Foin du repos, proclame-t-il, rien ne vaut le travail pour dépenser correctement sa vie, tant que la machine peut fonctionner. » Il montre l'abeille qui dépérit et meurt, quand elle a fini d'agir ; il montre le *chalicodome* qui se laisse écraser sous les pieds des passants plutôt que d'abandonner sa tâche, l'*halicte* qui se fait humblement la gardienne du nid qu'elle est incapable de construire et de peupler, et qui, vigilante sentinelle, use ses jours en cette besogne ingrate... tant d'insectes infimes qui dépensent leur activité, poussés par un devoir obscur, incompréhensible à l'intelligence humaine, dans

des travaux inutiles et stériles. Jamais la nature ne se repose. Avec elle et comme elle, travaillons donc, « afin que nous puissions nous endormir tranquilles, hommes et bêtes, les vers et les chenilles, dans cette torpeur qui prépare la transformation en papillon, nous dans le suprême sommeil qui brise la vie pour la renouveler ».

Car ce savant, ce poète, comme Pasteur, est un croyant. Il croit à un Dieu caché, à une intelligence universelle. Au poète Richepin, qui lui demandait un jour s'il croyait en Dieu, il fit cette admirable réponse : « Dieu?... Mais je le vois ! » Aussi son œuvre a-t-elle quelque chose de religieux. En nous révélant les merveilles de la nature, et particulièrement celles de l'infiniment petit, il humilie notre raison devant la puissance insondable du Créateur.

Le travail est un acte d'adoration devant l'Être suprême, un moyen humain de s'associer à son œuvre, d'embellir encore la terre où nous vivons, les splendeurs qui nous entourent. « Pour chacun de nous, il est dans la vie des jours fortunés, dignes d'être marqués d'un petit caillou blanc. Ceux-ci, les positifs, ont brassé des affaires, ils ont gagné de l'argent et ils relèvent fièrement le front. Ceux-là, les méditatifs, ont gagné des idées ; ils se sont ouvert un compte nouveau dans le grand livre des choses, et ils jouissent en silence des saintes joies de la vérité. »

« Ces joies pures, intimes, elles sont la seule consolation aux désastres cruels de la vie. Son frère vient de

perdre, presque en même temps, sa femme et sa fille. Fabre lui écrit ces lignes de toute beauté. : « Ne m'en veuille pas si je ne t'ai pas adressé mes condoléances au sujet de ton récent malheur. Éprouvé si souvent par les amertumes des deuils de famille, je connais trop bien l'inanité de pareilles consolations pour que j'en fasse usage à l'égard du meilleur de mes amis. Le temps seul cicatrise un peu de telles blessures ; ajoutons-y le travail. Debout ! et à la besogne tant que nous le pourrons. Je ne connais pas de meilleur cordial. »

Avec cet amour sacré du travail, cette résignation aux lois de la nature, il a la modestie, la défiance de lui-même, une simplicité rustique. Lui qui pourrait traiter en maître les plus grands entomologistes, il avouait humblement : « Il n'est pas donné à tout le monde de parler correctement de la bête. Lorsque quelqu'un qui n'est pas du métier me dit de l'animal : c'est noir, je commence par m'informer si par hasard ce ne serait pas blanc, et bien des fois le fait se trouve dans la proposition renversée. » La vie du savant, comme sa pensée, doit être modeste, se rapprocher le plus possible de la nature, qui est son inspiratrice. Infatigable, il prêche le retour aux goûts simples, aux mœurs champêtres. « Revenons donc en arrière, élaguons nos besoins artificiels, fruits malsains d'une civilisation surchauffée ; remettons en honneur la rustique sobriété de nos pères ; restons aux champs, où nous trouverons, dans la glèbe, nourrice suffisante, si nos désirs sont modérés. Alors,

et seulement alors, reflleurira la famille ; alors, affranchi de la ville et de ses tentations, le paysan nous sauvera. Sinon, un jour viendra où l'homme disparaîtra, écrasé par les excès de la civilisation, alors que les insectes, qui l'ont précédé sur la terre, lui survivront, et continueront de chanter, de travailler, d'aimer, quand il ne sera plus qu'une vaine poussière. »

Ces phrases sont vieilles de trente ans. En vérité, elles paraissent écrites d'hier. Elles sont toujours d'actualité ; elles contiennent un appel éloquent, pressant, que devraient entendre tous les hommes d'aujourd'hui, et en particulier cette jeunesse que Fabre a adorée, pour laquelle il a écrit, et en qui il avait mis toute sa confiance, tout son espoir.

A l'enfant, au petit paysan, pour qui il réserve son plus affectueux intérêt, parce que ce petit paysan, c'est lui-même, il fait voir le sens et la beauté de sa vie :

« Je t'expliquerai les saisons, le vent, la pluie, la neige, les plantes que tu cultives, les animaux qui te donnent pour te nourrir, pour te vêtir et qui sont tes fidèles compagnons de travail. Je te ferai l'histoire des pierres de ton champ ; je te parlerai du ruisseau qui arrose la vallée ; je te dirai d'où il vient, où il va, comment il fait tourner la meule qui écrase le blé avec lequel on fait le pain que tu manges chaque jour. Je t'expliquerai les bienfaits de la société, sans laquelle tu ne pourrais pas vivre et où tu apprends à devenir un homme. Pour cela, je te raconterai l'histoire de tes

ancêtres, de ceux qui ont bâti le village, creusé la route, construit l'école, qui sont morts à la peine, mais qui sont toujours vivants au fond de ton cœur. Je te révélerai à toi-même. Cette science te laisserait-elle indifférent? » (1). Tels sont les conseils qu'un éducateur, un écrivain de talent, a recueillis dans ses conversations avec l'ermite de Sérignan.

Aussi, quand il ne peut plus travailler lui-même, il s'efforce, pour être utile, de communiquer à ceux qui l'approchent la flamme de son enthousiasme et le bienfait de sa sagesse. Il a l'air d'un vieux prophète inspiré : secouant un instant la torpeur de l'âge, s'évadant de son paisible silence, il lève les yeux au ciel et parle comme sous la dictée d'un être invisible ; ses pensées sont émouvantes par leur profondeur, leur imprévu, les gestes qui les soulignent, toute l'attitude du penseur. Les visiteurs, les amis, les disciples, ont peine à contenir leur émotion.

Ce n'est plus le savant qui parle, c'est le poète, ce poète qui a répandu son lyrisme dans tant de charmantes poésies provençales qui méritent d'être recueillies, traduites, publiées. Au fond de son jardin enchanté, parmi les fées et les lutins familiers, il chante, et son chant est un chant d'amour comme celui du rossignol, de confiance, comme celui de l'alouette, d'espoir, comme celui de son grillon préféré :

(1) Louis MATHON, *Mes entretiens avec J.-H. Fabre sur l'éducation*, p. 233.

« Au coucher du soleil, l'alouette huppée, quand elle a suffisamment sifflé dans les nuées, descend de là-haut dans les blés ; descend doucement, et, penchée sur la motte où dort le grillon, regarde le dernier jet d'or du couchant.

« Elle contemple le monceau de braise, la vague de charbons allumés que de gros nuages font fumer là-bas, tandis que s'embrase la forge où un géant, le marteau à la main, en trois chaudes, prépare le soleil de demain

« Pin-pan ! L'énorme géant travaille son globe, et le travaille dur. Pin-pan ! pin-pan ! Quand il est à point, qu'il reluit et rayonne, arrondi, tout neuf, raviné par les chocs, d'un coup de pied, il le fait rouler dans le ciel.

« Et la boule de feu plonge dans le gouffre des ténèbres. Tout est voilé de brun pour la nuit, bonasse couveuse qui, sous le duvet du sommeil et du rêve, abrite l'oiselet, le grillon, l'homme et l'âne.

« Grand maréchal, qui sur l'enclume de ton atelier en nuages, avec ton marteau jamais las, de ce monde prepares le luminaire, se dit l'alouette, oh ! maître forgeron, ne manque pas de boucler ton tablier flamboyant ! Ne manque pas d'allumer dans le vent ton feu, afin que le soleil ravivé nous revienne bientôt, ce bon gros soleil qui dore les nids et les épis ; ne manque pas, car ce sera la fin de tout, lorsque ta forge s'éteindra.

« De la sorte, à l'aube, plumage secoué, des champs je m'élèverai, là-haut, et je saluerai ton œuvre, la

boule embrasée, préparée de frais ; mes premiers *repiéu-pieu* seront pour le soleil, toujours mort, toujours vivant.

« Au fond d'une touffe d'herbages secs, l'alouette alors se retire, le cœur ému, le jabot gonflé de panis. Elle s'accroupit, met le bec sous l'aile au chaud, et puis s'endort. Elle a foi dans le grand maréchal (1). »

(1) J.-H. FABRE, *Oubreto Provençalo*, Roumanille, 1909.
(Traduction Marcel COULON, *le Génie de Fabre*, 1924, p. 250.)

Notre petit livre ne serait pas complet, si nous n'indiquions ici les ouvrages de J.-H. Fabre qui sont la meilleure et la plus passionnante histoire de sa vie. Outre les ouvrages de vulgarisation que nous avons cités dans notre récit, on se rappellera que les *Souvenirs entomologiques*, publiés de 1879 à 1889, comprennent 10 volumes. Il en a été donné récemment une fort belle édition illustrée (10 volumes in-8°). Les chapitres les plus passionnants des *Souvenirs* ont été extraits de l'œuvre complète et groupés en livres plus accessibles au grand public sous les titres suivants : *la Vie des Insectes*, *les Merveilles de l'instinct chez les Insectes*, *les Mœurs des Insectes*. Toutes les œuvres de Fabre sont éditées par la librairie Delagrave, ainsi que les principaux ouvrages écrits sur l'illustre savant, et auxquels nous devons beaucoup. Nous tenons à acquitter notre dette de reconnaissance envers le docteur G.-V. Legros, auteur de cette admirable biographie : *la Vie de J.-H. Fabre naturaliste* (1924, nouvelle édition augmentée, 1924) ; — J.-G. Millet, savant historien des théories de Fabre dans : *En lisant Fabre, le « Virgile des insectes »* (1922) ; Louis Mathon, auteur de ces charmantes causeries : *Mes entretiens avec J.-H. Fabre sur l'éducation* (1923). C'est justice enfin d'ajouter à ces livres celui, si pénétrant et si bien informé, de Marcel Coulon : *le Génie de J.-H. Fabre* (Éditions du Monde nouveau, 1924).

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — Le songe d'une matinée de printemps (1823-1849)..	10
II. — Le génie est une longue patience (1849-1880).....	34
III. — Dans le monde merveilleux des insectes (1880-1890).....	60
IV. — L'Ermite de Sérignan (1891-1915).....	92



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, rue Garancière, 8.



Polska Akademia Nauk
Biblioteka Instytutu im. M. Nenckiego

Sygnatura 2017238



No 4

PRIX : 6 Fr.